



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



1

2

3

4

HISTOIRE

DE LA

RÉFORMATION.

LAUSANNE. IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

HISTOIRE
DE LA
RÉFORMATION
DE LA SUISSE,

PAR ABRAHAM RUCHAT,
PASTEUR DU SAINT-ÉVANGILE ET PROFESSEUR EN BELLES-LETTRES
DANS L'ACADÉMIE DE LAUSANNE;

ÉDITION AVEC APPENDICES

ET UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE RUCHAT,

PAR L. VULLIEMIN.

PREMIERE PARTIE, 1516 A 1536.

TOME TROISIÈME.

A NYON, EN SUISSE,
CHEZ L'ÉDITEUR, M. GIRAL-PRELAZ.

A PARIS,
CHEZ RISLER, RUE DE L'ORATOIRE; ET CHEZ CHERBULIEZ, RUE
SEINE-SAINT-GERMAIN.

A LAUSANNE,
CHEZ MARC DUCLOUX.

1836.

Index

V. 3.

année, à diverses fois en France, pour en faire venir des ministres, qui le secondassent dans cette œuvre importante. Mais il eut peine à en trouver. Il n'en put guère obtenir, que lorsque la persécution de France les obligea de se disperser. Il écrivit entr'autres de Morat à Strasbourg, à un ministre françois, nommé André, dit Fortunat, qui cherchoit de l'emploi, mais qui en auroit voulu trouver un tranquille, où il ne fût point exposé à la persécution. Farel, dis-je, lui écrivit le 28 janvier 1531 pour l'encourager à venir dans le pays de Vaud; mais sans lui promettre qu'un ministère fatigant et peulucratif. On ne sera pas fâché, je pense, de voir ici un fragment de sa lettre, parce qu'elle pourra servir à faire mieux connoître le génie de ces temps-là.

« Vous souhaitez de savoir, lui dit-il, sur quel pied sont ici les affaires du Seigneur. A la vérité, elles vont assez bien, en comparaison des temps passés. Plusieurs voient clairement les fourberies de l'Ante-Christ, et l'on a d'ailleurs une grande liberté de parler de Jésus-Christ. Mais si l'on considère combien il reste encore de chemin à faire, et combien les hommes sont éloignés de la pureté, de l'innocence, de la charité, qui doit être entre les chrétiens, que vous diriez bien que tout va mal! » Il lui dit un peu plus bas : « Cependant il faut que le laboureur vive de ce qu'il a chez lui, tandis qu'il attend la moisson, ce qui est fort difficile maintenant dans ce temps de disette¹, où l'on ne peut avoir que peu d'alimens pour beaucoup d'argent. Mais je sais que notre Père céleste n'abandonnera jamais les

¹ La disette était fort grande cette année-là en Suisse, aussi bien qu'en France. Voyez Mezerai sur l'an 1531. p. m. 420.

Le mois suivant Farel alla faire un tour à Neuchâtel, pour revoir et édifier l'église; qu'il y avoit plantée et de là il écrivit encore une seconde lettre (le 12 février) au même ministre André, dit Fortunat, dans les mêmes termes, pour l'encourager à venir en ce pays. Mais il paroît par une lettre suivante, qu'il lui écrivit encore de Morat, en date du 1 avril, que ce ministre étoit arrêté par deux considérations : celle de sa femme qu'il ne pouvoit pas quitter, et qu'il ne vouloit pas exposer avec lui à la persécution; et celle de la disette, n'ayant pas apparemment du bien, pour pouvoir prêcher à ses propres dépens. Farel répondit à ces deux difficultés. Dans la suite ce ministre vint au Pays-de-Vaud, et vers la fin de l'an 1536 ou au commencement de l'an 1537, il fut établi premier pasteur de l'église de Cully et de la paroisse de Villette. Il eut un fils, ou petit fils, nommé Nicolas, qui fut bourgeois de Lausanne, et lié d'amitié avec Benedict Aretius professeur en théologie à Berne, qui lui dédia un petit abrégé de théologie¹, comme on le voit par une lettre, datée du 1 mars 1570.

Mais pour revenir aux travaux de Farel; muni de sa patente de Berné, il alla, au commencement de mars, prêcher à Avenche, (qui n'est qu'à deux petites lieues de Morat.) Il y trouva quelques personnes disposées à l'écouter, mais il y trouva aussi de violentes oppositions, soit de la part des gens du lieu, soit particulièrement de la part des prêtres : de sorte que le 6 de ce mois-là, qui étoit un lundi, il s'y fit une espèce de sédition, où

¹ Intitulé *Examen Theologicum*, etc. Il s'en est fait six éditions dans quatorze ans. La 6^e que j'ai, a été faite à Morges l'an 1584 par Jean le Preux.

la justice donnèrent avis à l'évêque de Lausanne Sébastien de Montfaulcon, (qui étoit leur Seigneur temporel, aussi bien que spirituel,) de l'affaire qui étoit survenue dans leur ville. Il leur envoya un religieux docteur en théologie ¹, pour y soutenir la catholicité contre les prédications de Farel; et en même tems leur écrivit la lettre suivante :

« A nos très chiers, bien amez, et seaulx subgects, les nobles, gouverneurs, conseil et communauté de notre ville d'Avenche.

« Très chiers, bien amez et seaulx nostre amiable recommandation premise. Nous avons estés advertis tant par vostre vicayre que lieutenant, de l'insurte qui fust dernièrement faict, dont fumcs fort desplaysans des continuelles infestations que l'on vous donne en cet affaire, au quel ce nonobstant vous estes monsté virtueux, bons et vrais crestiens et catholiques, dont je loue Dieu, et nostre dame, et vous en sçavons très bon gré, vous priant et exortant paternellement et très affectueusement, de vouloir continuer et bien perceverer, et ce faisant vous en reporterez la grace de Dieu, prouffit à l'ame et au corps, et à la fin la gloire de paradys : Et pour vous monstrier le chemyn pour parvenir à icelle, monsieur vostre curé et moy vous envoyons un vénérable docteur pour vous dire et prêcher ce qu'est salutayre et prouffitable, auquel vous prie donner bonne audience, et lui fayre assistance avecques l'honneur et plaisir que vous pourrez. Aussi je vous recommande ceux de vostre clergó, lesquels sont ceux qu'ils prient Dieu pour vous : Au regard de moy, vous me

¹ Ms. Amp.

ce qu'il avait débité en chaire, et en composèrent un bon nombre d'articles qu'ils envoyèrent à Berne. Jost de Diesbach, alors baillif d'Orbe, l'exhorta à se modérer. Le conseil et les bourgeois qui étaient encore bons catholiques pour la plupart, l'en prièrent aussi, lui remontrant qu'on relevait tout ce qu'il disait, et qu'on le mettait par écrit, et qu'il ferait mieux de prêcher sa doctrine tout simplement, et sans invectiver contre personne. Mais il continua ses emportemens, sans rien écouter. Un jour donc qu'il déclamaient contre les moines et contre les religieuses qui quittaient le couvent pour se marier, il tint ce discours : « Pensez-vous que ces prêtres, ces moines, ces moniales, qui sortent hors de leur religion, qui ne veulent pas endurer la peine ni la castigation, dont iceux renonçant à leurs vœux, pour se marier et accomplir leurs voluptez charnelles, pensez-vous qu'en iceux soit accompli et fait mariage légitime ? Ha ! nenny, mais ils sont paillards, paillardes, infames et deshonestes, apostats abominables devant Dieu et devant les hommes. » ¹ Un réformé d'entre les bourgeois, nommé Christophe Holard, croyant apparemment que ce moine en voulait à son frère, Jean Holard, qui avait été prêtre et doyen de Fribourg, mais qui avait embrassé la Réformation et s'était marié, eut l'imprudence de lui crier qu'il en avait menti. Cette parole excita un vacarme effroyable dans l'Eglise. Les hommes voulaient sortir pour aller assommer Holard, mais on leur ferma les portes des chapelles où ils étaient. Là dessus les femmes se jetèrent sur lui comme des furies déchaînées, le prirent par la barbe, la lui arrachèrent, le dévisagèrent à coups d'ongles et de poings, et l'au-

¹ Ms. Thom. 2. 5.

grand place, il rencontra les femmes, dames et autres, qui, se jetant à genoux et les larmes aux yeux, se mirent à crier miséricorde pour leur beau père Juliani; mais le baillif fut inexorable, disant toujours qu'il avait des ordres qu'il ne pouvait se dispenser d'exécuter. ¹

Le lendemain la bourgeoisie envoya deux députés, Pierre de Pierrefleur, auteur de l'histoire que je copie, et François Werney, pour aller se plaindre à Fribourg de ce qui étoit arrivé. Les Seigneurs de Fribourg envoyèrent deux conseillers à Berne, pour conférer sur ce sujet, et il fut résolu d'envoyer des députés de part et d'autre à Orbe, pour le dimanche suivant, 2^e d'avril, jour de pâques fleuries, afin de terminer cette affaire. Les Bernois amenèrent avec eux Guillaume Farel, dans le dessein de le faire prêcher à Orbe. Lorsque les vêpres furent dites, il monta promptement en chaire, dans le dessein de prêcher : ce que voyant le peuple, hommes, femmes, et enfans, ils le suivirent, non pas pour l'écouter, mais pour l'en empêcher. Il n'eut pas plutôt commencé, qu'ils se mirent tous à siffler, à crier en l'appelant chien, matin, hérétique, diable, et en le chargeant d'autres pareilles injures avec un bruit si horrible, qu'on n'auroit par ouï tonner. Farel, qui étoit accoutumé à de semblables réceptions, ne perdit point courage, mais persista dans le dessein de prêcher. Cette fermeté les irrita tellement, qu'ils en vinrent à une sédition, où ils saisirent Farel, et le maltraitèrent de coups; de sorte que le Baillif craignant qu'il n'en arrivât un plus grand mal, le prit par le bras, le conduisit hors de l'église et l'escorta même jusques en son

¹ Id. 7.

« 1. Les pauvres d'esprit sont les moines, qui ont abandonné le monde, pour entrer en religion. » Il nia de l'avoir dit.

« 2. Le pape, les évêques, et les autres ecclésiastiques, qui ont charge d'ame, sont ceux à qui l'on doit obéir, et garder leurs ordonnances, parce que toute ame doit être sujette aux puissances souveraines, et qui résiste à leurs puissances, résiste à l'ordonnance de Dieu; aussi bien que qui ne garde les commandemens de l'église. » Il nia de l'avoir dit de la manière qu'il est rapporté.

« 3. Ceux qui amènent la nouvelle loi, ne font aucun miracle, d'où vient que peu prennent leur loi, fors un tas de moines impudiques, et paillards, apostats, qui parce qu'on les corrige et qu'on les contraint dans les monastères, par la discipline, prennent cette loi, pour pouvoir se marier et accomplir leurs désirs. » Nié de l'avoir dit, comme il étoit rapporté.

« 4. On doit garder les vœux qu'on a faits, et par conséquent ceux qui les rompent, sont méchants, apostats, hérétiques; comme tous les moines qui sortent de religion, tous les prêtres qui se marient. Il ne faut pas croire que ce soit un mariage, ni que leurs femmes soyent des femmes légitimes; mais elles sont leurs ribaudes; leur fait n'est que fornication, et leurs enfans sont tous bâtards et illégitimes. Avoué.

« 5. La confession est de commandement, et chacun est obligé de se confesser aux prêtres; ainsi qu'à les ladres devaient être jugés par les prêtres de la vieille loi; ainsi la ladrerie spirituelle doit être jugée par les prêtres de la nouvelle loi, qui sont d'autant plus dignes et plus excellens, qu'ils offrent un plus excellent sacrifice que les autres, qui offraient des bêtes, au lieu que

George Grivat, surnommé Calleis, fils de Claude Grivat, bourgeois d'Orbe. George Grivat avait été premièrement enfant de chœur à Lausanne. Étant revenu dans la maison de son père, le clergé d'Orbe le retint pour son maître de musique, et il exerça cet emploi environ deux ans, après quoi il embrassa la réformation, au grand regret de son père. Il prêcha d'abord à Orbe le 10 de mai; et de là il fût ministre à Avenche où il demeura jusqu'à sa mort, prêchant avec une grande satisfaction de son Eglise. Il y mourut de peste l'an 1550, laissant une femme et quelques enfans. ¹

Les réformés d'Orbe prirent courage dans cette intervalle de temps, et se donnèrent la liberté de secouer le joug des ordonnances de l'Eglise romaine, négligeant l'observation des fêtes, et mangeant de la viande dans les temps défendus. Cependant quelques-uns d'entr'eux abusèrent de la liberté dont ils jouissaient, et s'imaginant qu'il étoit de l'essence de la réformation de briser les croix et les images, ils n'en laissèrent aucune. De pareils excès n'ont jamais été approuvés par les gens sages. ²

Il y avoit à Grandson deux couvens fort riches, l'un de moines noirs, de l'ordre de St-Benoit, et l'autre de cordeliers non réformés. De même il y avoit à Orbe deux couvens, l'un de cordeliers, l'autre de religieuses de Ste-Claire, qui étoient joints l'un à l'autre par un temple bâti entre deux; en telle sorte que les religieuses pouvaient, sans sortir de leur maison, aller entendre le service des cordeliers, par une galerie attachée à la muraille de l'Eglise. Il y avoit même une porte dérobée,

¹ Ms. Thom. 13. 14.

² Idem.

j'ai parlé. Après qu'ils se furent retirés, les prêtres vinrent dans l'Eglise à leur tour, pour y chanter messe. ¹

Le mercredi après la pentecôte, dernier jour de mai, les religieuses d'Orbe reçurent un ordre de Berne d'aller écouter les sermons des ministres. Les religieuses pour parer ce coup, envoyèrent auprès de la princesse d'Orange, qui résidait à Nozeroy, la prier de les recommander à Berne. Cette princesse envoya deux gentils-hommes à Berne et à Fribourg, pour faire révoquer cet ordre mais ils n'obtinrent rien. Ainsi on leur prêcha pendant trois ans durant, tous les jours, et au bout de ce temps l'ordre fut révoqué ².

Le dimanche, 2 juillet, Christophe Holard, abattit grand autel, qui était au chœur de la grande Eglise. Les catholiques en furent extrêmement affligés et firent des lamentations tragiques, comme si toute la religion eût été perdue, ou que Dieu lui-même eût été arraché de son trône. Il y avait à Orbe sept églises grandes ou petites, et dans ces églises, vingt-six autels. Christophe Holard, accompagné de dix ou douze autres réformés, en renversa la plupart. ³ Mais les catholiques ne laissèrent pas pour cela de célébrer toujours leurs offices accoutumés dans ces Eglises, et se servaient de table au lieu d'autel pour dire la messe. ⁴

La réformation ne s'introduisit pas à Payerne avec plus de tranquillité, que dans les autres lieux du pay

¹ Thom. 15. 16.

² Id. 16.

³ Pierrefleur dit qu'il les renversa tous, sans en laisser un seul de reste. Mais le contraire paraît par la suite. Voyez ce qui est ci-dessous, de ce qui se passa à Orbe en janvier 1552.

⁴ Ms. Thom. 17. b. et 18.

parole de Dieu ; qu'à la vérité leur intention n'était pas qu'on forçât personne à aller au prêche ; mais qu'ils souhaitaient seulement, qu'on laissât à chacun une entière liberté de conscience, pour aller au prêche ou à la messe. » Ils les exhortèrent donc à s'abstenir de toute violence, ¹.

De là, les députés allèrent à Payerne pour renouveler l'alliance ; mais avant que de le faire, ils reprochèrent aux Payernois les avanies perpétuelles, qu'ils faisaient aux réformés, contre la promesse qu'ils avaient donnée à LL. EE. l'année précédente. Ils leur déclarèrent, que LL. EE. étaient très mal satisfaites d'une pareille conduite, et qu'ils avaient ordre de leur demander une exécution entière de leurs promesses, et pleine liberté de conscience pour ceux qui voudraient embrasser l'Evangile, faute de quoi, ils s'en retourneraient sans renouveler l'alliance. ² Il y a apparence que la réponse des gens de Payerne ne fut pas satisfaisante, puisque l'alliance ne fut point renouvelée, et que cette affaire fut différée jusqu'au mois de mai de l'année suivante. Sans doute les Bernois, avant de s'engager de nouveau, voulurent voir quel fonds il y avait à faire sur les promesses de ceux de Payerne.

IV. Tous les mouvemens qu'on avait vus à Avenche, à Payerne et à Orbe, contre Farel et la réformation qu'il prêchait n'étaient que des bagatelles, en comparaison de ceux que l'on vit à Grandson, où il courut risque, plus d'une fois, de perdre la vie. Il alla d'Orbe à Grandson dans le printemps, accompagné de Claude de Glautinis, ministre de Tavanès, dans le dessein d'y

¹ Ms. Amp. 122. Bern. Instr. 77.

² Ms. Amp. et Bern. Instr. ibid.

le faire sans empêchement; que personne n'eût à les insulter, ni les maltraiter; déclarant que LL. EE. voulaient absolument que la parole de Dieu fût prêchée. Ils censurèrent aussi rudement les moines qui avaient injurié Farel, en l'appellant hérétique et fils de juif, voulant qu'ils prouvassent ses injures, ou bien qu'ils se rétractassent. Enfin ils censurèrent le baillif, de ce qu'il n'avait pas puni celui qui avait voulu tuer le ministre de Tavanès d'un coup de couteau, ni ceux qui avaient causé du tumulte pour l'empêcher de prêcher, et qui avaient tenu fermées les portes des Eglises pendant 15 jours. Ils allèrent au Prieuré des Bénédictins, pour défendre l'action des réformés, et tirèrent le sacristain en cause, pour avoir voulu enfermer Farel et assassiner le ministre de Tavanès. ¹

Mais ce fut encore pis dans le mois de juin, le jour de la St-Jean et le lendemain. Depuis le dernier tumulte jusqu'alors, tout s'était terminé à des disputes, que Farel, Viret et d'autres avaient avec les moines; particulièrement avec le gardien, qui prêchait comme eux, tous les dimanches, et qui passait pour savant. Ils se réfutaient les uns et les autres, l'on s'en tenait là. Mais le 24 juin, jour de la St-Jean, Farel étant allé aux Cordeliers avec Glautinis, pour ouïr le sermon d'un Cordelier venu de Lausanne, l'interrompit et le réfuta; sur quoi le Châtelain du lieu chargea Farel d'injures et de coups de poings. A ce signal, tous les justiciers, le peuple, les Cordeliers, et plusieurs personnes qui étaient venues d'Yverdun, se jetèrent sur les deux ministres, les chargèrent d'injures, de coups de pieds et de poings, et les maltraitèrent cruellement. Glautinis l'écrivit le

¹ Ms. Amp. 122. Bern. Instr. 70.

C'est là la relation que de Watteville en écrivit lui-même à LL. EE. le même jour, 25 juin. ¹

Il y eut d'abord à Grandson deux députés de Berne envoyés pour adjoints à de Watteville, qui examinèrent (le 22 juin), le moine, qui avait eu la hache, voulurent savoir pourquoi il l'avait prise? Il répondit que c'était pour empêcher Farel de rompre le crucifix qui était sur la galerie, dont le couvent lui avait confié la garde. Ensuite, interrogé pourquoi il avait repoussé de Watteville, il dit qu'il ne le connaissait pas, etc. Les députés voulurent qu'on mit ces moines à la torture mais la chose ne s'exécuta pas. ² Ils les firent seulement attacher à la corde et mettre la pierre au pied; mais ne les firent pas tirer. Ces moines protestèrent solennellement, qu'ils n'avaient eu aucun autre dessein que d'empêcher Farel de monter sur la galerie, afin qu'il n'interrompît pas leur prédicateur, comme il avait fait le jour précédent. ³ On découvrit pourtant une trentaine de femmes qui avaient conjuré de faire un mauvais parti à Farel, entre lesquelles il y en avait une entr'autres, qui avait voulu aller sur la galerie, avec son tablier plein de cendres et de terre, pour jeter dans la bouche de Farel quand il parlerait. ⁴ Pendant tout le temps de leur prison, les deux moines furent bien traités et au bout de quinze jours on les relâcha. ⁵ Durant ces quinze jours, on mit six hommes en garnison dans le couvent, pour le garder et empêcher que les religieux ne s'enfuissent, et n'emportassent les biens de la mai-

¹ Ms. Groos.

² Ibid.

³ Ibid.

⁴ Ibid.

⁵ Ms. Thom. 46. b. 47.

core quelques autres villages, où la messe fut abolie par les paysans.

Le jeudi 6 juillet, Christophe Holard et Antoine Tavallèrent trouver le nouveau châtelain, Antoine Secrestain qui avait été mis à la place d'Antoine Agasse, et firent entre ses mains une accusation criminelle contre les prêtres; les accusant d'être des meurtriers, offrant de se rendre prisonniers avec eux. Là-dessus on les envoya en prison, et l'on ordonna aux sergens d'y conduire tous les prêtres; il y en eut un, nommé Pierre Bovey, homme puissant et vigoureux, qui résista tellement aux sergens et les battit si bien, qu'ils le laissèrent aller. Ils n'appréhendèrent qu'un, nommé Blaise Floret, qu'ils conduisirent en prison. On les traita tous honnêtement, soit pour le logement, soit pour la nourriture, et ils avaient permission d'aller par tout le château librement. Mais pour tous les autres prêtres, le peuple se mit en armes pour les défendre, et durant six jours, la populace mutinée fut toujours dans les églises avec toutes sortes d'armes, pour s'opposer à tous ceux qui auraient voulu les saisir et les empêcher de dire la messe. Le dimanche 9 juillet, le banderet de Pierrefleur fit assembler toute la communauté, et leur demanda s'ils voulaient tous persister dans la foi de leurs pères? priant ceux qui étaient dans ce sentiment de lever le doigt, et les autres de se retirer. Là dessus toute l'assemblée leva le doigt et ils protestèrent tous, qu'ils étaient résolus de garder la foi, d'imiter les actions et les mœurs de leurs pères. Après cette déclaration, il fut résolu de pousser l'affaire des prêtres, au nom de la bourgeoisie; et l'on recourut à Fribourg. Les Seigneurs de Fribourg ayant appris la détention du prêtre, le firent relâcher, et les autres demeurèrent en prison jusqu'au 22 juillet, qu'il

main, patron de la ville, il renvoya ces gardes, et fit ouvrir le couvent, après quoi le peuple y entra en foule. Cependant, comme cette émeute était d'un mauvais exemple, le baillif fit mettre en prison ceux des plus apparens qui en avaient été les auteurs. (Le 5 d'août.) Le conseil envoya sur-le-champ deux députés à Berne et à Fribourg, pour solliciter leur élargissement. Ils l'obtinrent, mais à condition que ces gens-là paieraient cent écus d'amende pour leur soulèvement. ¹ Ils prétendirent la payer de la bourse commune de la bourgeoisie; mais les seigneurs de Berne s'y opposèrent, et voulurent qu'ils la payassent chacun de son bien propre, puisque les réformés, qui étaient aussi bourgeois, n'avaient point eu de part à cette sédition; à moins qu'on ne permît aussi aux réformés de payer leurs frais de la bourse commune. ² Mais enfin ils eurent encore la bonté de leur quitter cette amende, aussi bien que ceux de Fribourg. ³

Dans ce temps-là les religieuses de Ste. Claire reçurent une nouvelle mortification. Quelques réformés, animés d'un zèle indiscret et impétueux, allèrent un jour enfoncer la grande porte du chœur de leur église, et en démolirent les autels. ⁴ Ce n'est qu'avec peine que je rapporte ces sortes d'actions et d'autres semblables; mais enfin la vérité de l'histoire le demande, et il ne m'est pas permis de les supprimer, sans me rendre coupable de partialité. D'ailleurs il est bon de faire remarquer à nos adversaires que nous n'approuvons nulle-

¹ Ms. Thom. 23.

² Bern. Instr. 115.

³ Id. ib.

⁴ Ms. Thom.

dans l'église des Cordeliers. Les députés de Fribourg, irrités de cette action, comme on le peut penser, firent mettre en prison Farel et d'autres ministres, avec quelques personnes de Grandson et d'Yvonand. Les seigneurs de Berne n'approuvaient nullement la conduite des réformés. Cependant ils ne voulurent pas les abandonner non plus, pour ne pas paraître abandonner la religion. Ils écrivirent donc au baillif de Grandson de les relâcher. Mais comme il était Fribourgeois, il n'en voulut rien faire. Il se nommait Jean Reiff. Les Bernois s'adressèrent donc au conseil de Fribourg, et lui en écrivirent deux fois; après quoi les prisonniers furent élargis. ¹

Il y eut encore de nouveaux différends entre les deux états, au sujet des villages de ce baillage-là, qui avaient embrassé la réformation; les Bernois voulant que la messe y fut absolument abolie, et les Fribourgeois s'y opposant vivement. Les deux états envoyèrent chacun des députés à Grandson, pour travailler à un accommodement sur cette affaire. Ceux de Berne voulurent absolument, suivant les instructions qu'ils avaient reçues: 1° Que la messe fût entièrement abolie dans les lieux où on l'avait rejetée à la pluralité des voix; 2° et que ceux qui avaient maltraité Farel et les autres fussent punis. Ils censurèrent même le baillif, qui avait voulu faire prendre Antoine Froment, parce qu'il avait secouru Farel. Ils demandèrent aussi que le baillif payât l'entretien des ministres. Les députés de Berne et de Fribourg convinrent ensemble sur le premier article, qui était de laisser subsister le traité qui avait été fait sur l'abolition de la messe, à la pluralité des suffrages; mais ceux de Fri-

¹ Ms. Grooss.

dans les lieux où on l'a gardée ; cependant permis toujours aux réformés de ces lieux-là d'avoir le préche.

V. Que les ministres et les prêtres, dans leurs sermons, ne donneront plus des noms injurieux à leurs adversaires ; mais qu'ils se contenteront de proposer leurs sentimens, et de réfuter la doctrine opposée par de bonnes raisons.

VI. Que nul ne devra insulter qui que ce soit pour cause de religion, ni par parole, ni par voie de fait, sous peine de trois jours et trois nuits de prison, au pain et à l'eau, et payer un écu d'or d'amende, au sortir de prison ; et que ceux qui n'auront pas de quoi payer l'amende, seront remis ou laissés en prison, pour y être encore tout autant de temps. Qu'on infligera aux femmes la moitié de cette peine et de cette amende.

VII. Qu'il sera défendu de rien gâter ni détruire dans les églises, sans l'autorité des Seigneurs. ¹

On envoya des députés des deux villes, pour publier ces ordonnances à Orbe et à Grandson ; et en même temps les seigneurs de Berne écrivirent à Farel, le 10 février 1532, pour lui donner avis et aux autres ministres ses collègues, de cet accommodement et de ces ordonnances qu'ils avaient faites avec ceux de Fribourg ; l'exhortant, lui particulièrement, à les observer, afin d'être en bon exemple aux autres. ²

Les députés des deux états furent arrêtés par de nouvelles difficultés qui s'élevèrent entr'eux, et s'en retournèrent sans rien faire. Un nommé Jaques Collon, et deux autres, ayant renversé les images à Echallens, avaient été mis en prison, et appliqués à la question.

¹ Ms. Grooss.

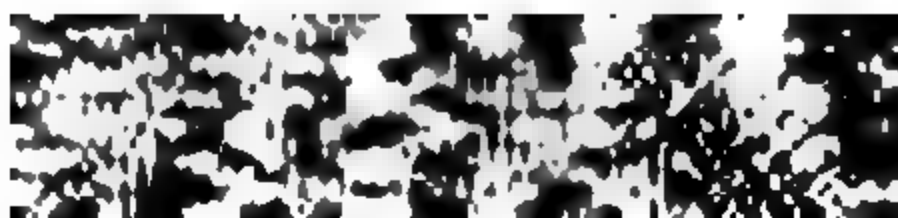
² Bern. Lat. Missiv. 305.

sols de Lausanne, à 12 comédiens qui le 24 d'août, fête de la S. Barthelemi, avaient joué une histoire pieuse, appelée le *Pauvre commun*.¹

A Lausanne les choses n'allaient pas mieux, quoiqu'il y eût une ville épiscopale, où il y avait un collège de 24 chanoines, deux couvens de religieux, l'un de dominicains, et l'autre de cordeliers, et cinq églises paroissiales. Tant d'ecclésiastiques, qui auraient dû être une source de lumière salutaire pour la ville et pour son territoire, étaient tout autant de chiens muets, ou plutôt de conducteurs aveugles, qui vivaient dans une ignorance honteuse, et dans une corruption extrême. On n'a pour en être convaincu, qu'à se souvenir de ce que l'évêque Sebastien de Montfaucon écrivait aux seigneurs de Berne l'an 1527 : « Qu'il n'avait personne assez versé dans l'Ecriture Sainte pour assister à leur dispute. »² Le bon évêque ne pensait qu'à ses plaisirs, et à ses intérêts terriens, comme tout son clergé. Et cette année son avarice lui attira de nouvelles difficultés, pour lesquelles il se brouilla avec la bourgeoisie. Il fit battre de la monnaie, d'un titre et d'un poids trop bas, contre la teneur du traité d'accommodement, que les trois villes souveraines de son diocèse Berne, Fribourg et Soleure, avaient fait quelques années auparavant, entre lui et la ville de Lausanne. Cette monnaie, ayant été trouvée trop légère, par l'épreuve qu'en fit à Zurich, à Bâle et en Valais, les Bernois et les Fribourgeois firent prendre le maître de la monnaie, et le firent mettre en prison. Interrogé sur sa monnaie, il déclara qu'il l'avait ainsi faite par ordre de l'évêque

¹ Registres de Moudon.

² Voyez tome 2. page 40.



la grande église, pour y faire leurs exercices de religion ; mais le chapitre la leur refusa , et le maire du lieu maltraita tellement les ministres Français qu'on y avait envoyés , qu'ils s'en retournèrent en France. Et dans le même temps les seigneurs de Soleure mirent un gouverneur à Moutiers Grand-Val , dans le dessein de soutenir les chanoines.

Les Bernois , avant appris toutes ces choses envoyèrent des députés à Moutiers , le 19 avril , pour exhorter les chanoines à embrasser la réformation , et à laisser aux réformés du lieu l'usage de la grande église ; leur représentant , que puisqu'on y avait embrassé la réformation à la pluralité des voix , et qu'on avait déjà cédé aux réformés la petite église , on devait aussi quitter l'église de S. Germain , qui était l'église paroissiale ; et qu'il valait mieux que les chanoines le fissent honnêtement et dans les formes , que d'attendre que le peuple le fit sans autorité et tumultuairement , LL. EE. étant résolus de soutenir les réformés. Ces députés présentèrent en même temps au peuple Jean Holard , ancien doyen de Fribourg , les priant de la part de LL. EE. de l'agréer pour leur ministre ; et les avertirent en particulier , que si les chanoines refusaient de lui payer une pension , ils pourraient implorer le secours de LL. EE. pour se faire donner des biens d'église , ce qui leur était nécessaire , et qu'on ne manquerait pas de les soutenir.¹ Après avoir exécuté leurs ordres à Moutiers , ils allèrent dans les villages de Grand-Val et de Corrandelin , pour assister à l'assemblée , où l'on devait , à la requête des peuples , décider l'état de la religion à la pluralité des

¹ Ms. Amp. 121. b. Bern. Instr. 5A.

fense de faire du tort aux Genevois, sous peine de la vie. ¹

Au commencement de mars, la combourgeoisie et l'alliance des trois villes fut jurée et confirmée de nouveau par leurs députés respectifs. La cérémonie s'en fit en particulier à Genève, le 6 mars, dans le conseil général. On régala les députés de Berne et de Fribourg, et on les défraya. On leur fit aussi des présents; mais ceux de Berne ne voulurent rien prendre. On le leur avait défendu. ²

Les Bernois ayant levé huit mille hommes pour la guerre de Muss, en donnèrent avis aux Genevois par une lettre qui leur fût apportée le 12 avril, et les prièrent de tenir prêts cent hommes pour joindre à leurs troupes, ce qui fut fait. ³

Cependant le duc, toujours animé du désir de s'approprier le vidomnat, fit demander à l'évêque une déclaration comme quoi il reconnaissait que le vidomnat lui appartenait. Mais l'évêque le refusa et fit savoir son refus aux Genevois. ⁴

Dans ce temps-là, les Genevois profitant de la tranquillité dont ils jouissaient, prirent diverses mesures pour leur sûreté. Ils fortifièrent le faubourg de Saint-Gervais, qui jusqu'alors n'avait été fermé que de gazons; ils le fermèrent de murailles et l'environnèrent de fossés.

⁵ Ils résolurent en même temps dans leur grand-conseil de punir tous ceux de leurs bourgeois qui, du temps de la guerre, s'étaient joints à leurs ennemis; et que ceux

¹ Savion p. m. 53.

² Id. p. m. 56.

³ ⁴ Id. 58.

⁵ Id. 59.

Les Genevois répondirent : qu'ils avaient seulement appris que les princes se préparaient à se jeter sur les cantons, s'ils entraient en guerre. Les Genevois le craignaient beaucoup, parce que par là, ils couraient risque de se voir privés du secours des deux villes, en cas de besoin. C'est pourquoi ils prièrent Messieurs de Berne de chercher la paix. ¹

Mais pour ne pas s'attendre à un secours étranger, qui pouvait être incertain, ils pensèrent sérieusement à se fortifier. La ville de Genève avait alors cinq ou six faubourgs, qui faisaient ensemble un second corps de ville aussi grand que la ville même. Celui de la porte de Rive, qui s'étendait jusqu'aux Eaux-Vives; celui de St-Antoine, qui s'étendait jusques vers St-Victor; celui de St-Legier, qui s'avancait jusqu'au pont d'Arve le long de Plein-Palais et vers la Corraterie, jusques à l'hôpital des pestiférés, et enfin celui de St-Gervais. Afin donc d'arrondir la ville, et de la mettre plus aisément et plus promptement en état de défense, on résolut de démolir tous ces faubourgs, à la réserve du bourg de Four, et de celui de St-Gervais, qu'on attacha à la ville par des murailles, et l'on obligea les habitans à venir s'établir dans la ville. Les pierres et les autres débris des maisons qu'on y démolit, servirent de matériaux pour construire les murailles et les boulevards. Pour fournir à toutes ces dépenses, les Genevois empruntèrent quelques millions d'écus à Bâle. ² Mais ce grand changement ne se fit pas si tôt.

Dans le mois de décembre, les gens du duc de Savoie firent de nouvelles instances auprès des seigneurs de

¹ Savion 62.

² Savion l. c. 63.

les Messieurs des ligues; et quand on les menacera, et on leur donnera plus de crainte, de tant plus ils seront fermes et constants, pour maintenir leur droit jusqu'à la mort; et que s'ils meurent pour maintenir leur bon droit, ils se tiennent pour heureux, toutefois qu'ils se fient tant à Dieu et aux excellences de Messieurs des deux villes, qu'ils observeront les sermens faits à Dieu entre les hommes, et quand ils devraient engager tous leurs biens, femmes et enfans, ils leur payeront tout ce qu'ils leur peuvent devoir, de sorte qu'ils auront occasion de se contenter. » Cette réponse fût agréée de la bourgeoisie, et approuvée tout d'une voix. ¹ Il ne fallait pas moins qu'une pareille fermeté pour se soutenir; les grands des-
soins demandent un grand courage. Si les Genevois eussent molli dans cette rencontre, ils étaient perdus. Des gens aussi courageux que ceux-là, étaient dignes de vivre en liberté.

Dans ce temps-là, le duc étant encore à Gex, ceux qui y faisaient le guet sur les murailles, rapportèrent qu'ils avaient vu de nuit sept cavaliers, habillés de noir, et sans tête, qui vinrent frapper à la porte. Cette vision fit peur au duc qui quitta Gex et s'en alla incessamment à Chambéry. ²

On parlait aussi de visions à Genève. Une pauvre fille qui demeurait à l'hôpital, dit avoir vu de nuit, une femme vêtue de blanc, qui la fit lever, pour aller dire à celui qui lui faisait le plus de bien, qu'on devait faire des processions générales trois jours durant; les enfans habillés de blanc; que Dieu leur donnerait victoire sur leurs ennemis. Les Genevois reçurent cette vision, comme un

¹ Savion III. 69.

² Id. ib.

leur avaient déclaré qu'ils ne donneraient pour des alliances qu'on contracterait à contre leur gré ; et que si même ils allaient **ils voulaient être payés** : Que quand ils Genevois ne les payaient pas , (ce qu'il ne pas faire ,) les soldats se mutineraient piller la ville , comme il serait peut-être une autre fois , si l'on n'y avait pas mis ordre. alliance leur était plus onéreuse , qu'ut aux autres. » Ils étaient convenus de de pacification , proposés par les agens ci-cles étaient : 1°. que le duc offrait de tés de la ville ; 2°. qu'il y fût remis e ses prééminences ; 3°. qu'on abolit la traité de S. Julien , et la sentenc 4°. qu'on choisit des arbitres , pour terminer les difficultés des parties dans quatre ans d'engager le Pays-de-Vaud , particulièrement Yverdon , s'il contrevenait à ces arti

Ainsi Fribourg étant gagné , les députés de leur canton envoyèrent leurs députés à Genève , pour expliquer les motifs de leur envoi à accepter ces articles ; mais tous le

france, s'en plaignirent à leur alliés. Là-dessus les Fribourgeois prirent feu, et voulaient qu'on déclarât la guerre au duc. Mais les Bernois les en dissuadèrent par leurs députés, le 18 mars, en leur représentant : « Que le duc de Savoye les ayant assurés et par lettres, et par son envoyé, qu'il avait r'ouvert le commerce avec les Genevois, ils ne pouvaient pas croire qu'il eut menti : Que d'ailleurs l'issue de la guerre était toujours incertaine; qu'on ne ferait aucun bien aux Genevois, et qu'il n'y aurait que les pauvres et les innocens qui en souffriraient : Que d'ailleurs ils avaient un député auprès du duc, chargé de lui parler fortement sur ce sujet, et qu'il fallait du moins attendre sa réponse. » ¹ L'événement fit voir qu'ils avaient raison. La députation de Berne opéra si bien que le même jour, 18 mars, le duc de Savoye rétablit la liberté du commerce avec Genève. ²

Cependant les Genevois profitant de la bonne disposition de leurs alliés des deux villes, demandèrent d'être ouïs devant la diète des cantons, pour y porter leurs plaintes contre le duc de Savoye, des diverses infractions qu'il avait faites au traité de S Julien et à la sentence de Payerne. ³ Ils en firent la proposition à Berne. On leur répondit, le 10 avril : « Que LL. EE. étaient fâchées, de ce que le duc de Savoye n'observait pas les traités : Qu'elles lui offriraient de juger de leurs difficultés et de leur faire droit, s'il voulait, lui, se soumettre à leur jugement sinon qu'on le citerait par devant les arbitres, qui avaient fait le traité et la sentence de Payerne. » ⁴ En effet les deux villes proposè-

¹ Bern. Instr. 451.

² Roset II. 63.

³ Id. Ch. 65.

⁴ Bern. Instr. 169.

Cependant le duc ne payait point ce qu'il devait aux Bernois et aux Fribourgeois, nonobstant les sollicitations réitérées qu'ils lui avaient faites. Enfin, à l'entrée de l'automne, les Fribourgeois perdant patience, voulaient tout de bon lui déclarer la guerre, et ils écrivirent aux Bernois, qu'ils voulaient s'emparer du pays de Vaud. Les Bernois leur envoyèrent des députés le 27 septembre, pour tâcher de les adoucir et de les dissuader d'entreprendre une telle guerre.¹ Les Fribourgeois se laissèrent persuader, et la guerre n'eut pas lieu pour le coup. D'autre côté, le duc ne cessa de solliciter les deux villes, à renoncer à l'alliance de Genève. Il demanda aussi la même chose, à l'égard de celle de Lausanne. Dans le mois de novembre, il y envoya encore un ambassadeur, pour les prier de le mettre en possession de ses prééminences dans la ville de Genève, de le délier de l'engagement du pays de Vaud, et de quitter l'alliance de Lausanne. Les seigneurs des deux villes lui répondirent, d'un commun accord : « qu'ils étaient contents de mettre le duc en possession de ce qu'il devait avoir à Genève, et de l'y accompagner, pourvu qu'auparavant il donnât aux Genevois une lettre de sûreté, bien signée et scellée, comme la sentence de Payerne l'ordonnait, c'est-à-dire une promesse authentique, de ne leur faire aucun tort, ni en leurs personnes ni en leurs biens; qu'après que le duc se sera acquitté du dernier paiement qu'il doit faire à Noël prochain, des 21000 écus qu'il leur doit, ils agiront avec tant de modération envers lui, au sujet de cet engagement de son pays, qu'il aura lieu d'être satisfait; qu'enfin ils veulent garder l'alliance de Lausanne et l'observer. »²

¹ Ms. Amp. 426. b. Bern. Instr. 246.

² Ms. Amp. 427. Bern. Instr. 225.

Parmi toutes ces agitations de la ville de Genève, et ces mouvemens pour la conservation de sa liberté, la réformation y faisait peu de progrès. Cependant il s'y trouvait plusieurs bonnes ames qui soupiraient après un si heureux changement. Voici ce que Farel en écrivait de Grandson à Zwingli, le 1^{er} octobre 1531. « J'apprends que Genève pense à embrasser Jésus-Christ. S'ils n'étaient pas retenus par la crainte des Fribourgeois, ils embrasseraient l'Évangile sans différer d'avantage. Il serait à souhaiter que d'autres personnes eussent autant à cœur les intérêts de Jésus-Christ, comme ces gens-là (les Fribourgeois) se montrent zélés pour les intérêts du pape. Les papistes du lieu, comptant sur leur protection, mettent les fidèles en prison sans écouter leurs défenses, et leur font diverses iniquités, sans que personne les en empêche. *Jus est in armis*. Leur droit est dans leurs armes. » ¹

¹ Hotting. 657.

pauvres bourgeois ; jusqu'à la récolte de l'année suivante. Ils étendirent aussi leurs soins charitables aux paysans de leur canton , et leur firent beaucoup de bien. Cette année donc (1532) ces paysans vinrent à Bâle, de leur propre mouvement , se présentèrent devant le conseil , et confessant humblement la rébellion dont ils s'étaient rendus coupables l'an 1525, ils remirent volontairement entre les mains de leurs seigneurs l'instrument du traité qui avait été fait alors avec eux , les priant de leur pardonner et de les laisser dans leurs anciens usages , ce qui leur fut accordé. ¹ N'oublions pas de remarquer que les chanoines de Bâle, qui en étaient sortis lors de la réformation de cette ville, demandèrent permission d'y rentrer. On la leur accorda, au cas qu'ils voulussent se conformer à la réformation de la ville. ² Mais cette condition n'étant pas de leur goût, ils fixèrent leur demeure à Fribourg en Brisgaw, avec leurs concubines , comme on l'a déjà dit ailleurs. ³

Les chanoines de la cathédrale de Bâle me font penser à ceux de Moutiers Grand-Val, ou de la prévôté, qui étaient de la même trempe, aussi bien que du même diocèse. Ces vénérables ecclésiastiques avaient été souvent exhortés par les seigneurs de Berne, tant de bouche que par écrit, à renoncer au commerce de leurs concubines, à ne point inquiéter les réformés, et à payer aux ministres les pensions qui leur avaient été assignées. Mais l'habitude du vice avait pris de trop fortes racines chez eux, pour qu'ils se corrigéassent. Ils ne voulurent rien faire de ce dont on était convenu sur leur sujet. ⁴ Ils

¹ Wurst. l. c. pag. 587. Klaub. 85.

² Hotting. 650.

³ Tom. II. p. 568.

⁴ Voyez ci-dessus L. IX. Ch. VIII.

divers articles de plaintes contre les gens du pays, tant de la part de l'évêque que de celle du chapitre. Ces plaintes revenaient toutes à ceci, que les gens du pays refusaient à leurs seigneurs diverses redevances, dont ils étaient chargés.¹

La conférence s'étant terminée sans succès, les gens de la prévôté et de Tavanès en particulier, envoyèrent aux seigneurs de Berne un mémoire qui contenait sept articles de plaintes contre l'évêque de Bâle, et contre les chanoines de St-Germain ou de la prévôté. Voici les principaux :

I^o Ils demandaient « qu'on leur laissât l'entrée libre de l'église collégiale de St-Germain, comme cela s'était pratiqué de tout temps, pour y baptiser leurs enfans et y faire prêcher. »

II. Ils se plaignaient : « que l'évêque, dans les contestations qui intéressaient leur communauté, faisait venir des juges étrangers, etc. »

« III. Que l'évêque et ses adhérens avaient promis aux seigneurs de Berne d'abolir la messe dans ce pays-là, ce qui n'avait point été fait; et qu'on l'avait même rétablie à Corandelin, où les chanoines vivaient dans la débauche, et voulaient défendre de prêcher la Parole de Dieu.

« IV. Que ni l'évêque ni ses gens ne sont point en droit, après avoir aboli la messe, de la rétablir, à moins qu'ils ne la prouvent par l'Écriture.

« V. Que contre la teneur d'un édit de Berne, admis par l'évêque et par ses adhérens, pour la réformation du pays, ils chassaient les ministres, et en diverses autres manières ils éludaient cet édit.

¹ Apolog. 92. 93. 94.

ques des parties, et convinrent de quelques articles ; mais ils en prirent d'autres *ad referendum*. Ils convinrent : 1° « que les gens de la prévôté ne seraient obligés de répondre que dans leur pays, et non devant les tribunaux étrangers, pour le différend qu'ils avaient avec les chanoines ; 2° que les chanoines de Moutiers ayant promis l'an 1531 d'embrasser la réformation, et n'en ayant cependant rien fait, les gens du pays ne leur payeraient plus désormais ni cense ni dîme, jusqu'à ce qu'ils eussent prouvé par l'Ecriture, que la messe est bonne et juste. »

Les chanoines nièrent d'avoir promis d'embrasser la réformation ; mais seulement de s'être engagés à ne plus dire la messe à Moutiers, comme effectivement ils ne la disaient plus dans ce lieu-là, mais à Corandelin ; que du reste ils n'étaient pas là pour disputer. Ainsi ils se refusèrent de se soumettre à cette décision des Seigneurs de la conférence, et d'ouvrir leur église aux gens du lieu. Ceux-ci, de leur côté, persévérèrent dans la résolution qu'ils avaient prise de ne leur payer ni censes ni dîmes, jusqu'à ce qu'ils eussent prouvé la messe par l'Ecriture, de sorte que cette affaire ne put être terminée que l'année suivante. Cependant les gens du pays s'engagèrent de leur bon gré à s'acquitter envers l'évêque de tout ce qu'ils lui devaient. ¹

Quoique Guillaume Farel fût toujours attaché à l'église de Morat, cependant son zèle pour la réformation de l'église ne lui permit pas d'y demeurer tranquillement ; il alla prêcher cette année dans les montagnes du comté de Valengin. En particulier, il travailla quelque

¹ Apolog. 99. 100. 101

uns les autres. On dit qu'il y avait aussi une députation de Zurich en chemin, mais qu'il y eut quelques malicieux, qui pour l'empêcher d'avancer et de paraître, coururent à cheval au-devant des députés, et leur dirent, que leur présence n'était pas nécessaire, que tout était terminé. Les articles de l'accommodement furent les suivans :

I. Que pour le bien de paix, on ferait sortir du pays le ministre de Schwanden.

II. Que ceux de Schwanden se pourvoiraient dans l'espace d'un mois, d'un autre ministre, et d'un prêtre.

III. Qu'on lirait publiquement dans l'église le traité de paix de la Suisse, et qu'on l'observerait ponctuellement.

Les catholiques avaient reproché aux réformés qu'ils avaient fait venir dans les assemblées des habitans ¹, qui n'étaient pas naturels du pays, et cela, pour faire le plus grand nombre par leur moyen, dans les affaires de religion. Les réformés leur répondirent : « Vous savez que nous avons renvoyé les habitans, quand il s'est agi d'affaire de religion, toutes les fois que vous l'avez souhaité. » Et comme les catholiques se plaignaient encore, qu'on n'observait pas à leur égard la résolution prise à Thaneberg, et qu'on ne punissait pas les contrevenans, les réformés les firent souvenir de la faveur qu'ils leur avaient faite à cet égard : « Quoi que nous fassions le plus grand nombre, leur dirent-ils, dans les communautés et dans les conseils, cependant nous avons bien voulu, pour vous faire plaisir (bien que nous n'y fussions pas obligés, ni par nos traités, ni par les loix du pays,) permettre que vous choisissiez six personnes de votre côté, et nous, six du nôtre, pour com

¹ Hinderstätten

devaient point se faire de peine de l'avoir pour pasteur, puisqu'il ne voulait point s'opposer à leur religion, ni la critiquer dans ses sermons, et qu'il voulait aller lui-même à la messe. » La plupart d'entr'eux agréèrent la chose, parce que d'ailleurs, il était un homme de naissance, considéré dans le lieu, et passablement savant; aussi il leur tint parole. Le doyen Schouler disait la messe à Glaris, et Tschoudi prêchait aux deux partis, ce qu'il fit jusqu'à sa mort. C'était là le vrai moyen d'éviter la persécution. Il y eut cependant quelques catholiques zélés qui ne s'accommodaient pas de ses sermons, et qui voulaient avoir un prêtre en forme pour curé; mais ils ne purent pas l'obtenir. ¹

L'abbé de S. Gall, Diethelm Blaarer, se prévalut aussi des avantages remportés par les cantons catholiques, pour se remettre en possession de son abbaye, dont la dissipation avait été la première, ou du moins la principale source des troubles et des inimitiés entre les cantons. Il ne lui était resté que six moines, dispersés en divers endroits. Appuyé des cantons de Lucerne et de Schwitz, et des catholiques de Glaris, il rentra dans l'abbaye avec ses moines, le 1 mars 1532, trois ans après qu'on y eut aboli le papisme. Les quatre cantons, protecteurs de l'abbaye, avec Berne et Appenzell, firent à Wyl un accommodement entre l'abbé et la ville de S. Gall, qui avait acheté les bâtimens de l'abbaye et le domaine qui se trouvait dans sa juridiction. Le traité d'achat fut cassé, et la ville de S. Gall obligée de payer à l'abbé dix mille gouldes pour les fruits qu'elle avait tirés, comme aussi pour tous les dommages et intérêts. L'abbé fit effacer dans l'église abbatiale, tous les passages de

¹ Hotting. 647. 648.

au lieu de caution pour assurance, qu'il ne parler point contre le traité de paix. A son imitation les cinq cantons voulurent imposer la même chose aux ministres de Rheinthal. Les cantons réformés, coseigneurs du Rheinthal, voulurent aussi qu'on imposât la même chose aux prêtres, parce qu'il y avait, à cet égard, parité d'obligation dans les deux partis. Mais, par l'entremise des autres cantons, les deux partis se désistèrent de leur prétention.

L'abbé n'était rentré en possession que des anciennes terres de son abbaye. Il restait encore le Tockenbourg qui avait acheté sa liberté, et dont l'achat avait été confirmé, comme on l'a remarqué, ¹ par les cinq cantons dans la paix qu'ils avaient faite avec les gens de ce pays-là, après la bataille de Cappel. Mais l'abbé ne voulut point s'en tenir à ce traité. Il prétendit, que les cantons n'étaient point en droit de traiter au préjudice d'un tiers et voulut rentrer aussi en possession de ce pays-là. Il fut appuyé par ces mêmes cantons, qui oubliant leurs promesses et leur traité consentirent à la cassation du traité d'achat. Il y eut pour ce sujet deux conférences dans le mois d'avril, l'une à Wyl et l'autre à Rappelschwyl. Les Tockenbourgeois ne voulaient point se soumettre; et la perte de leur liberté leur faisait encore plus de peine, que celle de l'argent qu'ils avaient donné pour l'acheter. Mais, abandonnés des réformés qui leur avaient vendue pressés même par les catholiques qui la leur avaient assurée par un traité solennel, ils furent obligés de céder à la force, et de se remettre sous le joug de l'abbé; ce qu'ils firent pourtant à des conditions assez supportables, si seulement elles eussent

¹ Holting. l. c. Rahn 742. 743. Et Inst. 190.

² Voyez ci-dessus Liv. VIII. Ch. XI et XIII.

conformément à la Sainte-Ecriture, pour la gloire de Dieu, pour l'augmentation de la charité chrétienne et pour l'amendement de la vie ; après qu'on avait publié divers édits, surtout en 1530, contre plusieurs espèces de dérèglements, etc. dans lesquels édits cependant on n'avait décerné aucun châtimement contre ceux qui s'éloignent de la Sainte-Cène, ou qui communient chez les papistes ; pour cette cause, les Seigneurs déclaraient présentement que les premiers seraient punis par le bannissement, et les derniers par une simple exclusion des emplois, si c'étaient d'ailleurs des gens qui n'excitassent aucun trouble ; offrant de nouveau d'écouter tous ceux qui voudraient leur montrer quelque chose de meilleur par l'Ecriture Sainte. Pour conclusion, ils exhortaient leurs bourgeois et leurs sujets de demeurer fermement attachés à la Parole de Dieu, selon qu'ils l'avaient souvent promis ; et de les assister fidèlement comme leurs magistrats légitimes, au cas que quelqu'un, contre espérance, entreprît de les en détourner par la force ; comme aussi de ne rien dire et de ne rien entreprendre qui pût tourner au préjudice de la vérité évangélique, ou à l'avancement et au rétablissement d'une religion destituée de fondement, telle que le papisme, etc. Car disaient-ils, nous sommes fermement résolus, avec la grâce de Dieu, nonobstant les tribulations et les malheurs que Dieu a fait venir sur nous, peut-être à cause de nos péchés, de demeurer courageusement attachés à la vérité que nous avons connue¹, etc. et de ne jamais souffrir ni tolérer la messe, etc. dans notre ville et dans notre pays. ¹ »

Cet édit donna lieu à un vacarme extraordinaire, non

¹ Hotting. 694.

véritable et ancienne religion. Ils répondirent, « qu'on ne pourrait jamais le prouver ; car, disaient-ils, le traité ne porte pas ces termes. Nous les Zuricois, avouons que la religion romaine est la vraie, etc. Mais les expressions du traité signifient simplement. Nous vous laissons dans votre religion, que vous appelez la véritable. Si tel eût été notre sentiment, nous n'aurions point eu besoin de nous réserver notre religion. Nous sommes disposés à la soutenir, aux dépens de nos biens et de notre vie. ¹ »

IV. Dans cette occasion les quatre petits cantons, Uri, Schwitz, Underwald, et Zug, envoyèrent des députés à l'empereur Charles V à la diète de Ratisbonne, pour lui demander la confirmation de leurs libertés. Il y a bien de l'apparence que ce n'était-là que le prétexte de cet envoi, et que le but secret, était de faire quelque alliance offensive avec l'empereur et le pape, contre les réformés ; comme en effet Ennius, évêque de Veroli, y travailla cette année-là vigoureusement. ²

Et le bruit courut l'année suivante 1533 qu'il se traitait une alliance du pape et de l'empereur avec les cinq cantons de sorte que dans une diète, qui se tint à la fin de cette année-là, les Bernois demandèrent à ces cantons ce qui en était, afin qu'ils pussent là-dessus prendre leurs mesures. ³ Quoi qu'il en soit, les députés de ces quatre cantons furent parfaitement bien reçus de l'empereur, et ils obtinrent de lui ce qu'ils souhaitaient. ⁴

¹ Hotting. 652.

² Stettl. l. c.

³ Bern. Instr. 349.

⁴ Stettl. l. c.

avaient violé cette alliance, en détruisant diverses fondations pieuses de ses ancêtres, dont ils avaient saisi les revenus, il avait mis en dépôt la portion de pension qui leur était dûe, entre les mains du baillif de Bade. Ces cantons furent choqués d'un pareil reproche; et dirent, qu'ils avaient observé fidèlement l'alliance héréditaire et qu'ils étaient résolus de l'observer encore à l'avenir, pourvu qu'on l'observât à leur égard; que du reste ils étaient libres et maîtres chez eux; qu'ils ne voulaient retenir le bien de personne; mais que ce qu'ils avaient gagné par l'épée, ils étaient résolus de le défendre aussi par l'épée. ¹

L'autre chose que fit l'empereur pour se mettre en état, lui et son frère, de tenir tête aux Turcs, ce fut d'accorder la paix aux protestans d'Allemagne. Il lui importait de regagner leur affection et de pacifier l'empire. Ainsi, par l'entremise de l'électeur de Mayence et de l'électeur Palatin, qui négocièrent cette affaire avec l'électeur de Saxe, et le land-grave de Hesse-Cassel, pour les deux partis, et qui en convinrent à Nuremberg, le 25 juillet 1532, cette paix fut résolue et décrétée dans la diète de l'empire. L'empereur l'approuva et la confirma le 2 août de la même année. Il y fut contraint par la nécessité à cause de l'irruption que les Turcs venaient de faire dans ses pays. ²

V. Mais cette paix fut une pomme de discorde pour les protestans d'Allemagne, dont le contre-coup se fit sentir à ceux de la Suisse. Il avait été stipulé entr'autres choses dans le traité qui en fut fait entre les deux parties, que l'on ne comprendrait pas dans cette paix ceux

¹ Steutl. 56. b

² Sleidan. l. VIII. p. m. 226. 227.

gli. Les théologiens de Constance étaient du même sentiment, aussi-bien que ceux d'Anhalt et de Mansfeld ; mais tous leurs soins furent inutiles. ¹

Ambroise Blaarer, théologien de Constance, passa la plus grande partie de cette année à Eslingen, à Isny, et Lindaw ; et il se loua beaucoup en particulier de ceux de Reutlingen, disant qu'ils l'avaient traité d'une manière tout-à-fait fraternelle. L'Eglise d'Isny pria celle de Zurich de lui envoyer quelqu'un qui put continuer l'œuvre que Blaarer y avait commencée. On y envoya un théologien, nommé Conrad Clauser. ²

A tous ces embarras causés par le funeste schisme du luthéranisme, qui retardèrent les progrès de la réformation, il faut joindre les troubles de l'anabaptisme, qui ne lui fut pas moins funeste, et qui vinrent enfin à bout de l'éteindre absolument dans Soleure.

Les anabaptistes se multiplièrent de nouveau cette année dans le canton d'Appenzel et aux environs. Les réformés de la Suisse, pour tâcher de les gagner par la douceur et par la voie de l'instruction, revinrent encore à des conférences qu'ils eurent avec eux sur leurs sentiments. Il se tint deux de ces conférences, l'une à Saint-Gall et l'autre à Zolingue. ³

L'occasion de la première fut, qu'un anabaptiste, nommé Jean Marquard, natif de Weissenhorn près du Danube, et passablement savant, vint à St-Gall et entreprit d'y enseigner ; ce qui lui fut défendu par ordre du bourgmestre Joachim Vadian.

Comme il continua nonobstant la défense, on le

¹ Scultet. 386. 387.

² Hotting. 662.

³ Id. ibid.

parée, afin qu'ils n'eussent plus rien à partager ensemble; et envoyant des députés à Orbe et à Grandson, le 12 avril, ils leur recommandèrent cette affaire; mais on ne put rien conclure. ¹

Le balliage de Grandson manquait de ministres, pour servir les Eglises qui embrassaient la réformation. Les seigneurs de Berne en élurent quatre tout à la fois, le mardi 9 juillet : savoir, un pour Grandson, Gy et Fy; un pour Montagny, Vugelle et Novelle; le troisième pour Bonvillars, St-Maurice et Champagne et le quatrième pour Concise. ² Le même jour ils donnèrent avis de cette élection à Guillaume Farel, qui était alors à Morat, avec ordre de se trouver à Grandson le vendredi suivant pour y examiner ces quatre ministres, conjointement avec le ministre de Grandson et en présence du baillif. ³ Comme ces ministres ne sont pas nommés dans la lettre des seigneurs de Berne, il y a beaucoup d'apparence que celui de Grandson, dont ils y parlent, était Jean le Comte qui vint à Grandson cette année-là, et qui y fut pasteur jusqu'à sa mort. Il a laissé un journal abrégé de ses travaux, d'où j'ai tiré ce qui suit. Jean le Comte naquit en Picardie, l'an 1500; son père était Sébastien le Comte de la Croix, gentilhomme Picard, natif d'Etaples, et sa mère Marie de Le Quier aussi femme de qualité. Dans sa jeunesse, âgé seulement de 22 ans, il fut à Meaux l'an 1522, auprès de Guillaume Briçonnet, évêque de cette ville-là, avec Jaques le Fèvre, son compatriote et son précepteur; avec Guillaume Farel et deux autres théologiens; qui tous ensemble prêchaient

¹ Ms. Amp. 124. Bern. Instr. 160. 161.

² Epist. ined. Far. N. XXI.

³ Le ministre de Concise s'appelait Pierre Masnier.

soumit à un jugement de droit pour avoir assisté les Bernois contr'eux dans la guerre de Cappel. Les Bernois trouvèrent cette conduite fort étrange; et comme leur honneur paraissait intéressé dans cette affaire, puisque c'était à l'occasion du secours qu'on leur avait donné, que les cinq cantons faisaient cette querelle à ceux de Soleure; ils envoyèrent, le 19 avril, deux députés à leurs alliés de Soleure, avec ordre de leur dire : « Qu'ils trouvaient fort étrange qu'on fit de pareilles propositions à un état libre comme le leur, qu'une telle conduite ne tendait qu'à l'extinction de la vérité au milieu d'eux; qu'elle était d'ailleurs opposée au traité de paix, puisque le premier article porte que tous ceux qui avaient donné du secours aux Bernois et aux autres étaient compris dans la paix; que cependant les cinq cantons ayant voulu que les frais de la guerre fussent réservés dans ce traité pour être réglés dans une autre journée, Berne y avait enfin consenti pour le bien de paix; qu'ainsi ils exhortaient et priaient leurs alliés de Soleure de préférer le trésor inestimable de la vérité céleste à un peu d'argent; leur offrant d'intercéder pour eux auprès des Cantons, afin de faire modérer cette somme si elle leur paraissait trop forte. ¹ »

Les Bernois avaient raison de dire que ces propositions avaient pour but l'extinction de la vérité dans Soleure; car la suite fit bien voir que les catholiques du lieu étaient d'intelligence avec les cinq cantons. En effet, ces propositions furent une pomme de discorde entre les bourgeois de Soleure. Elles y produisirent une division si échauffée qu'on crut qu'elle ne se terminerait pas sans effusion de sang. Les réformés, sans doute à la

¹ Haffner II. Bern. Instr. 163. Ms. Amp. 124. b.

vint à une telle aigreur, qu'après s'être long-temps querrellés, il s'éleva de grands troubles tant dans la ville que dans le canton. Car le 30 octobre, quelques bourgeois prirent les armes de nuit et quelques-uns de ceux de la campagne en firent autant. Les deux partis s'approchèrent l'un de l'autre; et quoi qu'on apaisât ce tumulte, cependant le plus petit nombre fut obligé de céder au plus grand sans qu'il se donnât pourtant un seul coup d'épée. Les réformés se retirèrent dans le faubourg, et abattirent le pont après eux. Ceux de Soleure donnèrent avis de ce tumulte fort au long, non-seulement à leurs alliés de Berne, mais aussi à leur baillif de Landshout, Caspar Koutler : sur quoi l'on envoya de Berne deux députations, dont la première était composée de l'ancien avoyer d'Erlach, et du trésorier Tillman avec 4 autres personnes, et la seconde, de Pierre de Werd, Crispin Fischer et du baillif de Landshout, qu'on vient de nommer, pour tâcher de mettre la paix entre les parties. »

J'ajouterai que les seigneurs de Berne donnèrent ordre (le 2 novembre) à leurs premiers députés d'exhorter les deux partis à ne point user de violence les uns contre les autres, mais à laisser à chacun liberté de conscience; et leur remonter le tort qu'ils avaient d'en venir aux mains, contre la promesse qui avait été faite à leur députés quelque temps auparavant, puisqu'une personne même avait été tuée dans le faubourg. ¹

Stettler continue en ces termes. ² « Comme on obtint peu de chose, à cause de la grande animosité des parties; ceux qui s'étaient campés dans le faubourg, en sortirent en bon ordre sous la conduite de deux capi-

¹ Ms. Amp. Instr. 317.

² Page 61. a b.

ment, leur laissant néanmoins la liberté de réserver leur religion ou non et de se séparer les uns des autres, ou de demeurer unis; 2^o de leur déclarer nettement que les seigneurs de Berne ne voulaient pas entreprendre une nouvelle guerre pour eux, afin de ne pas s'exposer à entendre dire dans la suite qu'ils avaient eu du dessous dans une affaire de religion. ¹

Les réformés ayant suivi le conseil des seigneurs de Berne et s'étant soumis à la punition qu'on voudrait leur infliger, les députés de Berne eurent ordre de travailler à pacifier les affaires de religion. Et comme on soupçonnait déjà que les cinq cantons ne s'en voudraient pas mêler, il leur fut ordonné de se joindre aux députés de Zurich, Bâle, Glaris, Mulhouse, St-Gal et Bienne, et d'aller ensemble prier les députés des cinq cantons et de Fribourg de leur aider à faire la paix; et au cas qu'ils le refusassent encore on devait leur dire: « Qu'on voyait bien leur dessein; qu'ils ne voulaient pas s'employer à faire cette paix parce qu'ils cherchaient à faire naître une nouvelle guerre de religion; que pour cette cause, LL. EE. déclaraient qu'ils observeraient de leur côté l'alliance de Soleure, en tout ce qui intéresse la vie et les biens, et qu'ils ne permettraient à personne de passer en armes par leurs terres. » Enfin ils eurent ordre de travailler de toutes leurs forces à procurer aux réformés la même liberté de conscience qu'ils avaient eue avant les troubles; et de leur conseiller de prier leurs seigneurs de remettre le jugement de cette affaire à des juges impartiaux, en leur proposant l'exemple des seigneurs de Berne qui, cinq ans auparavant, dans les troubles du Hasle et dans la rébellion de leurs monta-

¹ Ms. Amp. 133.

infligé aux réformés, et qu'ils l'ont subi; qu'ainsi tout étant terminé, à la réserve de ce qui regarde les huit personnes et la religion, on doit les finir toutes deux selon l'arrêt des cantons et la promesse de messieurs de Soleure. Ils envoyèrent donc des députés à Soleure le 7 décembre, avec ordre de négocier pour ces deux affaires, en commençant par la première, mais en sorte que l'une ne se fît pas sans l'autre : et en cas de refus de la part de messieurs de Soleure, ils furent chargés de leur dire, que cela était contre l'arrêt des cantons et contre leur promesse, et qu'on n'aurait pas attendu cela d'eux. Enfin ils devaient se retirer, après leur avoir demandé la punition de quelques sujets de Soleure, qui injuriaient ceux de Berne à cause de leur religion, et les appelaient hérétiques. Les magistrats de Soleure refusèrent tout et ne voulurent plus se souvenir de leurs promesses. C'est pourquoi les Bernois recoururent (le 27 décembre) aux autres cantons, pour obtenir d'eux qu'on leur fît justice, et que le conseil de Soleure satisfît à l'arrêt de leurs députés.¹

VIII. Parmi ces troubles de la Suisse, le pape Clément VII croyant l'occasion favorable, fit de nouveaux efforts par le ministère de son nonce Ennius pour y raffermir son autorité. Il fit solliciter les Zuricois à rentrer dans le sein de l'église romaine, en leur promettant s'ils le faisaient, de leur payer les diverses sommes que la cour de Rome leur devait depuis long-temps. C'est-à-dire donc que, suivant la théologie du pape, une somme due légitimement à une personne ou à un état, n'est plus due, dès que cette personne ou cet état ne pense plus comme lui sur la religion ! Voilà une théologie

¹ Ms. Amp. 433. Bern. Instr. 525.

aucune nouvelle de Fribourg. Enfin le vendredi 19 décembre, le conseil reçut une lettre de Messieurs de Fribourg, qui demandaient cette compagnie de cent hommes, sans faire aucune mention des ennemis qu'ils avaient en vue. Ce silence affecté parut suspect aux Lausannois. Pour s' éclaircir sur ce sujet ils envoyèrent des députés à Fribourg, pour s' informer du nom et de la qualité des ennemis contre qui on voulait employer leurs soldats. ¹ Les registres ne nous apprennent point quel fut le succès de cette députation. Mais la suite de l'histoire le fait assez connaître. Comme personne n'attaqua Fribourg, le conseil de Lausanne n'eut pas besoin de lui envoyer du secours.

En effet, les seigneurs de Berne ayant entendu les remontrances des députés de Fribourg, leur répondirent, le dimanche 4 janvier 1534 : « Qu'on leur faisait tort de leur attribuer quelque mauvais dessein ; qu'il était bien vrai que, se voyant menacés de tous côtés, ils avaient averti tous leurs sujets de se tenir sur leurs gardes pour être prêts à se défendre ; mais que du reste ils n'inquièteraient jamais personne, ni pour cause de religion, ni pour aucun autre sujet, ne demandant rien sinon qu'on les laissât en paix ; qu'ainsi leurs alliés de Fribourg n'avaient rien à craindre de leur part. Ils se plaignirent, de leur côté, de ce que les Fribourgeois avaient fait une alliance particulière avec les cinq cantons et les Valaisans, et leur remontrèrent que cela était contre les conditions de leur ancienne combourgeoisie ; que d'ailleurs une telle alliance était superflue, puisqu'ils étaient résolus de ne les inquiéter jamais sur leur religion. » ²

¹ Ms. Laus. 399.

² Bern. Instr. 356.

ils étaient avant le soulèvement. » Mais tous les soins de ces bons pacificateurs furent inutiles ¹

Il y eut encore une nouvelle assemblée, où les cantons de Glaris, de Fribourg et d'Appenzell, se joignirent à ceux de Zurich et de Berne, pour leur aider à finir cette affaire. Les Bernois ordonnèrent à leurs députés de consulter ceux des autres cantons et des villes alliées, qui étaient entrés dans cette affaire ; et de leur déclarer, que « LL. EE. ne pouvaient pas, en bonne conscience, abandonner cette affaire ; que s'ils le faisaient, ils ne pourraient pas s'en laver devant Dieu ni devant les hommes. » Mais cette nouvelle assemblée fut aussi inutile que la précédente, tant Messieurs de Soleure étaient fixés à ne vouloir observer ni traité, ni promesse ; sur quoi ceux qui étaient ensemble à Wiedlisbach se dispersèrent. Il arriva de cela, qu'on reprochait aux Bernois et aux autres cantons, d'avoir beaucoup promis à ces pauvres gens de Soleure, mais qu'on ne leur avait rien tenu. Les magistrats ayant chassé tous les ministres, contraignirent leurs bourgeois d'aller à la messe, et emprisonnèrent quelques personnes du canton ; de sorte que non-seulement les huit personnes, mais aussi plusieurs autres furent obligées de quitter Soleure. ²

Stettler finit son récit des troubles de Soleure, sur l'année 1534, en ces termes ³ : « On eut encore de l'embarras à Soleure, à cause des huit bourgeois qui avaient été exclus ; car quoique les quatre premiers, le banderet Hong, le trésorier Stark, J. Henri Winkeli, et Urse Durr, eussent fait leur paix avec la ville de Soleure, les

¹ Ms. Amp. 157. Bern. Instr. 347.

² Id. 444 Ibid. 407 et seq.

³ 63. l. et 66. a.

d'entrer en dispute avec les ministres, ni de conférer amiablement avec eux, comme ç'eût été leur devoir. Le juge des excès ou procureur-fiscal de l'évêque dit tout naïvement, qu'il ne fallait point disputer et que cela ne leur tournerait point à compte ; usant de ces mots latins, *si disputetur, totum nostrum mysterium destruetur* : c'est-à-dire, si l'on dispute tout notre mystère va être détruit. Ils se mirent donc à décocher des injures contre Farel, en lui disant : « Viens çà méchant diable de Farel, que vas-tu faisant çà et là ? D'où viens-tu ? Qu'es-tu venu faire ici ? Qui t'a fait venir en cette ville pour la troubler » ? Farel leur répondit courageusement : « Je ne suis point diable. J'annonce Jésus-Christ crucifié, mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification ; si bien que celui qui croira en lui aura la vie éternelle ; mais qui ne croira point sera damné. A celle fin suis-je envoyé de Dieu notre bon père ambassadeur de Jésus-Christ, obligé de prêcher à ceux qui me voudront ouïr, et ne tâche autre chose sinon qu'on le reçoive par tout le monde, et suis venu en cette ville pour essayer s'il y a personne qui me veuille ouïr, et suis devant vous prêt de rendre raison de ma foi et de ce que je prêche, s'il vous plaît de m'ouïr patiemment, et maintenir ce que je dirai jusqu'à la mort, n'ayant autorité que de Dieu duquel je suis envoyé. A ces mots, l'un des juges ecclésiastiques se leva et usant des propres expressions de Caïphe contre Jésus-Christ, se mit à dire, en latin, « *blasphemas, non amplius indigemus testibus. Reus est mortis,* » c'est-à-dire, « il a blasphémé : nous n'avons plus besoin de témoins, il est coupable de mort. » Puis il s'écria en bon français suivant l'usage de Genève, « au Rhône, au Rhône : » pour dire qu'il fallait le jeter dans le Rhône, ajoutant, « il vaut mieux

le jugea très-propre pour arroser et augmenter la parole de Dieu qu'il avait jetée dans Genève. Il l'exhorta à aller, lui faisant remarquer que comme il était connu, et que son nom n'avait point encore fait de bruit dans le monde, il y pourrait travailler en sûreté, et du reste, il devait se reposer sur la protection de Dieu. Froment s'en défendit quelque temps, ne se croyant assez de force pour entreprendre avec succès un ouvrage de cette importance. Mais enfin pressé par Farel, il se laissa persuader et se rendit à Genève au mois de novembre. Il s'adressa d'abord à ceux des Genevois que Farel leur avait indiqué comme de bons réformés. Mais n'ayant rien trouvé chez eux que de la froideur, parce que les menaces et les dangers avaient ralenti presque éteint leur zèle pour la vérité, il se trouva d'un grand embarras et ne croyant pas sa vie en sûreté, il pensa tout de bon à se retirer. Mais comme il sortait de la ville, il se sentit si fortement pressé en sa conscience d'y rentrer qu'il ne put résister à ce mouvement. Ainsi de retour dans la ville, il chercha quels moyens secrets et détournés il pourrait s'insinuer dans les esprits sans bruit et sans obstacle. ¹

Après avoir bien délibéré, il lui vint dans l'esprit d'imiter l'exemple de Farel son maître, qui s'était introduit à Aigle sous le nom d'un maître d'école. Il mit donc des affiches par la ville pour avertir le public qu'il voulait apprendre à grands et petits, à lire et à écrire en français dans un mois, et quelques autres choses. Ainsi sous prétexte d'enseigner à lire et à écrire et l'arithmétique et de donner des conseils pour la santé, il s'at-

¹ Spanheim 47. Savion III. 75.

prédicateurs de la nouvelle doctrine étaient tous autant de magiciens qui avaient des charrelées de diables à leur commandement, par lesquels ils ensorcelaient les oreilles et les esprits de leurs auditeurs. Ce bruit quelque impertinent qu'il fût avait vivement frappé une dame de Genève nommée Claudine, extraordinairement bigote, de manière que regardant Froment comme un maître enchanteur, elle résista long-temps aux sollicitations de ses amies qui voulaient l'engager à l'écouter, ne fût-ce que par curiosité. Enfin pourtant elle se laissa gagner et se résolut à y aller, mais munie de toutes les armes spirituelles qu'elle jugea nécessaires pour repousser les efforts du prétendu enchanteur ; je veux dire chargée de croix, des reliques *Agnus Dei*, et d'autres babioles de cette nature. Ainsi équipée elle entre dans la salle où prêchait Froment. Elle se place vis-à-vis de lui, fait deux ou trois signes de croix et se recommande ardemment à Dieu et à tous les saints pour n'être point séduite. Elle écoute Froment, et d'abord elle entre dans un étonnement extraordinaire ne trouvant rien dans sa doctrine qui sentît le grimoire. Après le sermon fini elle demande à Froment « s'il avait bien prêché la vérité ? » Il lui répondit « qu'il était prêt à lui prouver ce qu'il avait prêché. Mais lui dit-elle, le prouverez-vous par l'Evangile ? Oui, répondit-il. La messe répliqua-t-elle n'est-elle pas fondée en l'Ecriture ? » Froment l'assura que non, et qu'on n'y en trouvait pas même le nom, non plus que la chose. Enfin elle lui demanda, « si le livre dont il avait tiré son texte était le Nouveau Testament ? » Froment lui ayant dit qu'oui, elle le prie de le lui prêter pour le lire chez elle. Elle s'enferme trois jours dans sa chambre et ne fait autre chose que lire ce saint livre, mangeant fort peu pour ne point perdre de temps. A mesure qu'elle lit,

ne put souffrir les criailleries du jacobin et le réfuta publiquement. Sa hardiesse excita un grand trouble dans l'assemblée et lui aurait coûté la vie s'il n'eut été sauvé par les soins de Claude Bernard et de Jean Chantemps son maître, qui le tirèrent de bonne heure d'entre les mains des moines, et le mirent en lieu de sûreté. Il fut condamné par le conseil au bannissement. Il alla de là à Neuchâtel où il fit imprimer la Bible en Français, l'an 1535. Ensuite il fut à Rome, l'an 1538, où on l'empoisonna ; il fut emporté par la force du poison et mourut à Ferrare.¹

Peu après le bannissement d'Olivetan, au mois de mars, un étranger qui demeuraît à Genève depuis un an s'avisa de dire une fois dans une grande compagnie que tous ceux qui allaient à la messe étaient des idolâtres et des mauvais chrétiens. Il n'en fallut pas davantage pour le chasser de la ville. Le conseil le bannit aussi avec défense d'y rentrer jamais sous peine de la vie.²

Quelques bourgeois des plus zélés pour la réformation, voyant l'état des affaires de la religion à Genève allèrent à Berne se plaindre de la conduite du conseil, et implorèrent la protection de l'état. Les seigneurs de Berne écrivirent aux Genevois une lettre extrêmement forte sur ce qu'ils avaient insulté Farel « nonobstant la lettre de créance qu'il avait d'eux, qu'ils avaient chassé Guérin et maltraité tous ceux qui entreprenaient d'y aller prêcher l'Évangile, enfin sur le peu de cas qu'ils avaient fait de leurs prières pour l'impression des livres de controverse, concluant que si Genève voulait vivre

¹ Savion III. 77. 78. Spanh. 56.

² Savion I. c.

avec eux en bonne intelligence on devait permettre la prédication de l'Évangile. ¹ »

Cette lettre, qui arriva à Genève le 25 mars, fut l'occasion d'un vacarme terrible dans cette ville. Le lendemain plus de deux cents catholiques, animés par les prêtres, allèrent à l'hôtel de ville demander tumultuellement justice contre ceux qui l'avaient sollicitée. Le conseil renvoya cette troupe tumultueuse, et leur ordonna de se tenir en repos, les assurant qu'on ne voulait pas se départir de la religion de leurs pères. ² Le conseil fit appeler les réformés qui étaient cause que les seigneurs de Berne avaient écrit cette lettre, les en censura et leur fit défense de leur plus rien écrire des affaires de la ville. ³

Mais ces soins du conseil ne furent pas suffisants pour apaiser la sédition. Comme le grand conseil des Deux Cents devait s'assembler le vendredi, 28 mars, pour délibérer sur les affaires de la religion, la nuit du jeudi au vendredi, les catholiques prirent les armes et s'assemblèrent chez le grand vicaire, où, animés par les ecclésiastiques, ils s'engagèrent par un serment solennel de faire périr les luthériens. ⁴ Le jour étant venu, plus de sept cents hommes armés, ayant à leur tête les chanoines et d'autres prêtres aussi armés allèrent à l'église de St-Pierre pour faire sonner le tocsin. Pierre Vandel, citoyen d'une honnête famille, zélé pour le bien de la patrie, et qui lui avait rendu de grands services,

¹ Ms. Chouët. Savion l. c. Bened. Turretin. Hist. Ref. Genève. adnd Scultet. Annal Evangel. p. m. 396, et seq.

² Ms. Chouët p. 6. Spanh. 57. Roset III. Ch. 9.

³ Roset III. Ch. 10.

⁴ Spanh. l. c.

plus aisément qu'on savait qu'il s'était retiré dans ces quartiers du Piémont. ¹ Peut-être fut-ce à cette occasion que les Bernois, apprenant les complots étranges qui se faisaient contre eux, se tiennent sur leurs gardes, et envoyèrent (le 21 mars) des députés par tout leur pays, pour exhorter leurs sujets à se pourvoir d'armes et de munitions, afin de pouvoir se défendre en cas d'attaque. Sans doute avant la découverte de ces incartades, ils soupçonnaient quelque ennemi plus puissant et plus redoutable. ²

Dans ce temps-là les seigneurs de Zurich remirent sur pied l'école de Cappel, qui avait été démolie par la guerre de 1531. Pierre Simler, de Rhynaw, qui en avait été prieur, et qui en était l'administrateur, avait réparé cette maison depuis la guerre dans l'espace d'une année, et à sa requisition, le conseil de Zurich y rétablit l'école le premier de mars, et y mit quatre écoliers, pour y être entretenus aux dépens de la maison, avec d'autres qui y furent aux dépens de leurs parens. On les enseignait là, jusques à ce qu'ils fussent en état de faire des études plus considérables, et alors on les faisait venir dans la ville. L'an 1541, Pierre Simler quitta cette administration, et prit un ministère dans le Freyampt, avec la dignité de doyen de ce quartier-là, et y demeura jusques à l'an 1557 qu'il mourut, le 9 juillet, âgé de 71 ans. Il fut père du célèbre historien Josias Simler. Après lui on confia l'administration de cette maison à des gens, qui ne s'accommodaient pas avec les maîtres, ni avec les écoliers. Ainsi cette école fut abolie l'an 1547 et les écoliers qu'on y entretenait,

¹ Stettler II. 62. 63. a. Savion I. c. 81.

² B. Instr. 215.

LIVRE ONZIÈME.

**QUI CONTIENT LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DES ANNÉES
1533 ET 1534.**

1. Les seigneurs de Berne furent encore occupés l'an 1533 avec ceux de Fribourg et de Soleure, à terminer de nouvelles difficultés qui s'étaient élevées entre l'évêque, la ville et le clergé de Lausanne.

Il y avait une grande aigreur de part et d'autre, et il paraît par divers monumens de ce temps-là, que les Lausannois, quoique zélés catholiques, n'avaient ni amour ni respect pour leur clergé. La querelle commença l'an 1531, à l'occasion de la guerre de Cappel. Il faut se souvenir que les Lausannois donnèrent alors quelques soldats à leurs alliés de Berne pour cette guerre-là. Lorsque ces soldats furent partis, un prédicateur de Lausanne, zélé catholique, s'avisa un jour d'y dire en chaire ; que puisque ces troupes qu'on envoyait aux Bernois, étaient destinées pour soutenir une cause contraire à la religion romaine, il souhaitait qu'il n'en pût pas revenir un seul soldat à la maison ; et qu'aussi ils auraient bientôt la verge sur le dos, et que le temps en approchait comme il l'avait lu dans la prophétie de sainte Brigitte. Ce discours choqua ses auditeurs comme on peut le penser. Le

pour l'obliger à se retirer sans lui permettre pour ainsi dire d'ouvrir la bouche. Ces deux événements portés à Fribourg, y firent un grand bruit. Le zèle des seigneurs de cette ville en fut ému. Ils envoyèrent d'abord deux députés à Lausanne pour faire des remontrances aux conseils sur ce sujet : ces députés parurent le 17 février, devant le conseil des soixante. Ils se plaignirent : « 1. De quelques bourgeois soit habitans, qui avaient amené ou fait venir du lieu d'Aigle, un prédicateur luthérien pour prêcher ; demandant, s'ils voulaient se dévoyer de leur ancienne foi et loi ? Et s'ils voulaient vivre autrement que leurs pères ? Que s'ils le faisaient, Fribourg renoncerait à leur alliance. 2. Des violences dont on a parlé, et quelques autres qu'on avait faites en rompant de nuit les portes des chanoines et des prêtres, etc. 3. Qu'ils ne voulaient pas payer les dîmes et les censures dues au clergé, et qu'on défendait même aux paysans de les payer. » Le conseil leur répondit : « Qu'aucun particulier de Lausanne n'avait amené ce ministre dans la ville ; quoiqu'il fut vrai qu'il y avait été, mais qu'il n'y avait prêché ni en public ni en particulier ; qu'au contraire on l'avait d'abord fait retirer ; qu'ils avaient dessein de vivre comme leurs pères.

« 2. Que ces Messieurs pouvaient porter leurs plaintes à l'évêque de ces violences, et qu'on lui aiderait à en faire justice.

« 3. Qu'ils ne refusaient point de payer les redevances, pourvu que les créanciers fissent voir leurs droits.¹ »

Le mois suivant, le ministre Michel fit encore un voyage à Lausanne par ordre des seigneurs de Berne,

¹ Man. Laus.

car à leur alliance s'ils l'embrassaient. En même temps, ils leur proposèrent de la part de l'évêque : « qu'il voulait leur accorder le pouvoir de saisir les gens de jour ; et qu'ils lui accordassent de faire saisir de nuit par ses officiers. » Les Lausannois acceptèrent le premier et refusèrent le second. Pour le reste, le bourgmestre Jean de S. Cierge, leur répondit civilement au sujet de leurs remontrances, et fit des protestations solennelles contre leurs menaces. A cette occasion les députés de Fribourg assignèrent les Lausannois à une conférence, ou journée de marche qui se tiendrait à Payerne, le dimanche suivant de Quasimodo, qui était cette année-là le 20 d'avril. ¹

Les Lausannois recoururent aux seigneurs de Berne, les priant de leur accorder leurs bons avis et leur secours dans cette affaire. Les Bernois leur promirent leur assistance avec générosité, et envoyèrent des députés à cette journée de Payerne, pour apprendre les raisons, pour lesquelles les Fribourgeois voulaient rompre avec Lausanne, et offrir leur médiation aux parties pour les réunir. Ils les chargèrent de représenter aux Fribourgeois, que leurs prétendues raisons n'étaient pas suffisantes pour renoncer à cette alliance, d'autant moins que les deux villes de Berne et de Fribourg avaient toutes deux ensemble contracté cette alliance avec Lausanne. Les Lausannois se plaignirent aussi à Berne des chanoines, qui leur enlevaient leurs privilèges, et souhaitèrent que les députés de Berne allassent de Payerne à Lausanne. Les Bernois y consentirent, et donnèrent ordre à leurs députés de s'informer des plaintes des

¹ Idem.

prirent cela pour une sédition formelle faite contr'eux, et dans le dessein de les insulter. ¹

En bien des choses de ce monde il n'y a de mal que celui que l'esprit y attache; telles sont plusieurs démarches, plusieurs actions, qui sont indifférentes de leur nature mais qui deviennent mauvaises, par la mauvaise disposition avec laquelle on les fait. Bien des gens qui ignorent les usages des anciens Suisses, seront surpris de ce que les seigneurs de Berne fussent si offensés de cette promenade. Mais il faut savoir, que ces ornemens rustiques des gens d'Orbe étaient ordinairement, autant que j'en puis juger, une espèce de trophée, que les vainqueurs érigeaient pour humilier les vaincus : et que dans ce temps-là les catholiques romains prenaient ces branches de pin comme des manières de livrée, pour se distinguer des réformés. Les cinq cantons en avaient érigé de semblables, après la guerre de l'an 1531 et les Bernois avaient aussi demandé qu'on les abolit. On verra ci-dessous ² un exemple tout semblable à Genève. Ils regardèrent donc cette promenade des catholiques, sur-tout vû les insolences qu'ils y commirent, comme une insulte qu'ils voulaient leur faire. Là dessus ils envoyèrent (le 2 juin) l'ancien avoyer de Diesbach à Fribourg, pour représenter aux Fribourgeois : « Que comme ils étaient intéressés à la chose, aussi bien que les Bernois, ils n'avaient pas voulu punir ces séditeux sans leur concours; qu'ils devaient donc envoyer à Orbe, une députation avec eux pour ce sujet, et qu'en cas qu'ils le refusent, les Bernois ne laisseraient pas de punir les coupables. ³ »

¹ Ms. Thom. 53. b.

² Sur la fin du chap. III.

³ Ms. Amp. 128. b. B. Instr. 255.

ce mois-là. On força, une nuit, la porte du chœur de la grande église, celle du clocher et celle de la sacristie, et on enleva même les serrures et les barres. L'évêque titulaire de Bâle, prince de Porentrui, s'en plaignit amèrement aux seigneurs de Berne par une lettre datée du 12 mai, les priant, comme il avait appris qu'ils avaient marqué une nouvelle journée pour mettre d'accord les gens de ces montagnes avec leurs chanoines, d'avoir ces ecclésiastiques en recommandation, afin de les garantir pour l'avenir de semblables violences. Il leur apprenait en même temps, qu'il avait persuadé à ces chanoines, pour éviter de nouvelles insultes, de se transporter avec tous leurs effets, dans la petite ville de Delémont, la principale place de ces quartiers-là, et de sa dépendance, et d'y établir leur résidence : qu'il leur avait donné ce conseil, pour empêcher qu'ils n'allassent ailleurs, ce qui aurait pu donner lieu à de nouvelles difficultés. ¹

Les paroissiens de Moutiers Grand-Val, ayant appris qu'on les accusait d'être les auteurs de l'excès dont on vient de parler, s'en justifièrent hautement par une lettre qu'ils écrivirent sur ce sujet à LL. EE. de Berne, niant d'y avoir aucune part, et protestant n'avoir rien fait que ce qui leur avait été permis par les traités et les arrêts de leurs arbitres.

La conférence se tint à Berne, le 19 mai. Le conseil examina les difficultés des parties, conjointement avec deux députés de Soleure : après quoi cette auguste assemblée prononça de la manière suivante :

I. Que les auteurs de la violence faite dans la grande

¹ Idem p. 415

composée de trois officiers ¹ de ce prince, de deux conseillers de Berne, et de deux conseillers de Bâle, qui examiné avec attention les prétentions opposées et de des parties, les accommodèrent de la manière par une sentence prononcée le 8 septembre. Comme il n'était pas possible d'espérer que les deux parties pussent se réunir sur l'article de la religion, il fut décidé cependant de conserver les biens et les revenus du chapitre de St-Imier, afin qu'en cas d'une union ces biens se pussent retrouver en leur usage du dit chapitre ; pour cette cause, et la ville de Bienne choisiraient ensemble et de un homme de probité pour être administrateur de ces biens ; et qu'au cas que les deux parties ne pussent pas convenir sur le choix de l'administrateur, alors le prince les mettrait d'accord en choisissant lui-même l'administrateur qu'il lui plairait.

II. Les rentes du chapitre seront partagées de la manière suivante à chaque St-Martin ; savoir qu'on en prendra une portion réglée dans l'acte, pour la pension des ministres que le conseil de Bienne a établis et établira désormais à St-Imier et à Tramelan, outre leur logement et le petit domaine qui y est attaché : Quant aux ministres de Serrières et de Dombresson, ² aussi établis par le conseil de Bienne, ils se contenteront de leur

¹ Les députés du prince étaient Luc Klett, docteur, Erasme Sigelman baillif de Porentruy, et Daniel Ziegler, son chancelier. Ceux de Berne étaient Pierre De Vverd, et Crispin Fischer, tous deux conseillers ; ceux de Bâle, Jean-Rodolf Fryg, et Wolfgang Hutschin aussi conseillers.

² Dans le Comté de Neuchâtel, depuis ce temps-là, l'an 1617, le conseil de Bienne a vendu à celui de Neuchâtel son droit de Patronat sur ces deux Eglises.

pour se dérober à la poursuite des sergens, qui avaient ordre de le saisir. De retour à Genève, il s'était laissé regagner par les promesses de l'évêque et du clergé, qui lui avaient fait espérer de gros bénéfices, de sorte qu'il était entièrement changé : voulant donc signaler son zèle pour la religion romaine, il en remporta un coup mortel pour récompense. Son corps fut enseveli honorablement le lendemain dans l'église cathédrale; et les syndics lui firent de grands honneurs, à cause de sa naissance. Mais le samedi suivant on le déterra, pour le donner à ses parens, qui le demandèrent pour l'emporter à Fribourg. ¹

Dans ce temps-là le duc de Savoye fit solliciter les seigneurs de Berne, par le comte de Gruyère, de lui accorder une prolongation de terme, pour achever le payement de la somme qu'il leur devait. On le lui accorda en quelque manière; mais sous la condition expresse que s'il laissait écouler ce terme, on serait alors contraint de mettre la main sur l'hypothèque. Quelque temps après (le 9 mai) le duc fit prier les Bernois d'intercéder pour lui auprès de l'empereur, pour qu'il ne lui empêchât pas de recueillir la succession du marquis de Mont-ferrat, qui venait de mourir sans enfans : leur représentant : « Que plus il aurait de terres et de richesses, et plus aussi il pourrait leur faire de plaisir. » En même temps il demanda aussi le renouvellement et un éclaircissement de leurs alliances mutuelles. Ils lui répondirent : « 1. Que S. A. avait un si grand nombre de puissans amis, qu'elle n'avait pas besoin sans doute de leur intercession 2. Qu'on avait déjà aupara-

¹ Stettler II 59 d. Savoye ; c.

gnant que l'évêque ne fît enlever les prisonniers remis au jugement des syndics, se tinrent en armes de nuit par la ville. En général le peuple murmurait de ce que ce prélat voulait porter trop loin son autorité et faisait opprimer des citoyens innocents, contre toute justice. Alors l'évêque, soit qu'il ne se crût pas en sûreté à Genève, soit qu'il feignît seulement de craindre quelques mouvemens de la part de ce peuple, sortit de la ville le 15 de juillet pour n'y rentrer jamais; et dès lors embrassa les intérêts du duc de Savoie contre la ville. Les syndics, avertis de son dessein par lui-même ou de sa part, le prièrent de demeurer pour mettre ordre au bien de la cité. Mais il leur répondit qu'il était nécessaire qu'il s'en allât, parce que l'empereur convoquait les états de Bourgogne; que d'ailleurs son séjour à Genève lui causait une trop grande dépense, et lui revenait à quarante écus par jour outre son ordinaire; mais que du reste il reviendrait dans peu de temps pour le bien et le repos de la ville.¹

Dans le même temps, Caspar Wernli congédia son monde et n'en retint que vingt hommes qui demeurèrent à Gaillard avec deux parens qui s'arrêtèrent à Genève, pour solliciter un jugement.

Après le départ de l'évêque et de tout ce monde, les syndics examinèrent les prisonniers. Par les informations qu'ils prirent, il parut que c'étaient les ecclésiastiques qui avaient causé tout le désordre, et que Wernli lui-même avait été le principal auteur de la sédition; de sorte que de dix prisonniers il s'en trouva neuf d'innocens, que les syndics firent relâcher. Le procureur fiscal

¹ Savion. Roset III. 45.

d'excommunication. ⁴

On peut juger quel effet produisit une si horrible ordonnance dans l'esprit de ceux qui avaient quelque teinture du christianisme. Brûler les livres sacrés ! la règle

¹ Savion p. m. 89. 90. Ms. Chouet.

² Savion. p. m. 90.

³ Hotting. 675.

⁴ Savion. Ben. Turretin. Hist. Ms. Rel. Genev. apud Scallot. in Annal. Evangel. p. m. 451. Spanh. l. c. 65.

' Ibid 66 68

une de ses confrères, et d'abord il se présenta devant le grand conseil, où il fit une longue harangue étudiée. Il dit; « qu'il avait été envoyé par son provincial, pour prêcher le carême; qu'il s'appliquerait si on voulait le recevoir, à le faire d'une manière que chacun en serait content. » Pour persuader l'assemblée de sa bonne foi, il produisit neuf ou dix articles, sur lesquels il dit qu'il ferait ses sermons; priant le conseil de lui en dire son sentiment, et d'en retrancher ce qu'il trouverait à propos. On les examina et l'on en retrancha trois, savoir le culte de la vierge, l'invocation des Saints et le purgatoire, avec les prières pour les morts. On l'exhorta vivement, à s'attacher sur-tout à la morale, à ne prêcher que le

¹ Act. Disp. p. 432. B. Turretin. l. c. 435.

² Roset III. Ch. 23.

³ Ms. Chouet l. c.

qui demandèrent la même chose. Les Bernois pour faire honneur aux cantons, relâchèrent cet homme à leur prière en avril, ³ sans lui avoir infligé aucun châtimement quoiqu'ils eussent eu droit de le punir à cause de ses méchantes pratiques. ¹

On pourrait s'imaginer que les seigneurs de Berne à cause des liaisons étroites qu'ils avaient prises avec Genève, vivaient dans une inimitié déclarée avec le duc de Savoie. Ce n'était point cela. Ils n'avaient aucun autre dessein que de soutenir leurs alliés contre une oppression qu'ils croyaient injuste ; car du reste ils rendaient de bons offices au duc lorsque l'occasion s'en présentait. Ainsi cette année, comme les cantons ennuyés de ce que le duc de Savoie leur retenait trop long-temps à leur gré les pensions qu'il leur devait, l'avaient menacé de rompre avec lui et de renoncer à son alliance s'il ne les payait incessamment ; les Bernois envoyant des députés à la diète de Bade qui s'assemblait au commencement de février, leur donnèrent ordre de prier les cantons d'écrire encore une fois au duc avant que d'en venir à une rupture avec lui. ²

VII. Il est temps de revenir au pays de Vaud. Cette année 1534 on célébra à Lausanne le jubilé accoutumé avec les indulgences qui y étaient attachées, en conséquence d'une bulle du pape Nicolas V. On la célébrait de sept ans en sept ans. Il commençait le jeudi saint après vêpres, et finissait le lendemain à même heure. ³ Le conseil donna les ordres nécessaires pour faire faire bonne garde par la ville pendant la nuit, afin d'empêcher

¹ Ib. 361.

² Ib. 345.

³ Ms. Thom. 44.

Savoie et dans la Gruyère, pour la surprendre. Il disait pour prétexte que ceux de Lausanne étaient tous luthériens, et que l'évêque n'osait pas sortir de son château; ce qui n'était pas vrai. Le conseil de Lausanne en fut averti, dans le mois de juillet, et donna les ordres nécessaires pour sa défense, et pour se garder de toute surprise. ² Ils en donnèrent aussi sans doute avis aux seigneurs de Berne leurs alliés. Du moins ceux-ci l'apprirent, et-là dessus, ils envoyèrent un député à Lausanne (le 23 juillet), pour s'informer de la vérité du fait et rassurer les Lausannois, en leur promettant un bon secours, en cas de besoin, à forme de leur traité d'alliance. ³

¹ Ms. Amp. 158. B. Instr. 365.

² Man. Laus. 406. b.

³ Ms. Amp. 159. B. Instr. 360.

comme on l'a dit ailleurs. Les seigneurs de Berne s'y opposèrent long-temps; mais comme ils n'avaient que leur suffrage dans cette affaire, ils ne furent pas les plus forts. *

* Instr. 389.

? Ib. 545

est un membre, ne voulurent point consentir à cette vente, et la cassèrent, la jugeant préjudiciable aux droits de leur souveraineté. En particulier les Bernois envoyant, le 8 février, des députés à Lucerne, pour une

¹ Ibid. 573.

² Ms. Amp. 139. B. Instr. 378.

⁶ Lavater p. m. 67. Hottinger 688

repense, mais c'est une chose que nous ne pouvons
son lieu.

Les troubles du Luthéranisme donnèrent occasion à une autre sorte d'écrit, qui fut composé et publié dans la Suisse réformée. Les pasteurs de Strasbourg donnèrent avis à ceux de Bâle que leur Eglise, (c'est-à-dire celle de Bâle,) avait été mal imprimée dans l'esprit de quelques Allemands qui l'accusaient de ne pas croire

¹ Lavater p. m. 68.

² Voyez Tome III. p. 488.

³ Lavater p. 69.

rent dans le canton de Berne, et leur nombre y allait tous les jours en croissant. Cela donna de l'inquiétude à L.L. BB. de Berne, qui consultèrent les ministres de leur capitale, sur ce qu'il fallait faire pour se délivrer de ces fanatiques. Voici ce que Berchtold Haller, pasteur et réformateur de Berne, en écrivait à un ami le 24 novembre. « Sur la fin d'août, dit-il, comme les Anabaptistes se multipliaient tous les jours, le conseil nous ordonna de délibérer, sur la manière dont il fallait s'y prendre pour s'en débarrasser commodément. Ils s'attendaient que nous approuverions le dessein de les faire mourir. Mais nous avons fait tout le contraire. Nous avons représenté au petit et grand conseil, que la cause

¹ Hotting. 682 683. Lavater 66.

² Otij Annal. 69.

assembler ; et leur proposa, si l'Eglise réformée pourrait faire un accommodement avec la romaine, et jusqu'à quel point elle pourrait s'approcher d'elle ? Mais ils lui répondirent en peu de mots, et lui firent entendre, qu'on ne pouvait s'ouvrir en rien sur ce sujet. Vers la fin d'octobre le même ambassadeur négocia encore par écrit pour la même affaire, et il envoya Ulrich Chelius en Suisse pour cette négociation. Mais comme dans ce temps-là on persécutait les réformés avec fureur dans toute la France ; que le roi lui-même en fit brûler plusieurs à Paris ; qu'on voyait tous les jours un grand nombre de ces pauvres gens qui se réfugiaient à Genève et à Bâle ; on jugea bientôt que le roi de France ne cherchait nullement l'amitié des Allemands par une réunion de religion ; mais que son dessein était seulement de faire une ligue avec les protestants contre l'empereur, et diviser l'Allemagne. Ainsi on le remercia en Suisse de sa bonne volonté.

Il y eut néanmoins quelques savans, qui s'imaginant

une grande partie du clergé et grande noblesse, et avec les ambassadeurs de plusieurs nations étrangères, protesta devant tous avec une extrême colère que s'il savait qu'un de ses membres fut infecté de cette doctrine, il l'arracherait, de peur que le reste n'en fût corrompu. Mais si sa fureur était grande, la constance des martyrs fut encore plus grande. ²

Cette année le pape Clément VII, pressé par les deux plus grands monarques de la chrétienté de convoquer un concile, fit mine de s'y résoudre; mais il proposa des conditions qu'il savait bien que les protestans n'accepteraient jamais; ce qui était justement ce qu'il souhaitait. Dans la conférence qu'il eut à Marseille avec le roi François, dans l'automne de l'an 1533, il le pria d'in-

¹ Ce sont les expressions même de Th. de Bèze dans son histoire des Eglises réf. de France, Tom. I. p. 46.

² Id. ibid. 20. 21.

¹ *Id.* *ibid.*

² *Id.* p. m. 80.

manda si donc on lui défendait de prêcher ? Le conseil lui répondit : Qu'on lui défendait simplement de prêcher des erreurs, et qu'on lui ordonnait de prêcher l'Evangile dans sa pureté. ¹ A peu près dans ce temps-là, un prêtre nommé Louis Bernard, agrégé au clergé de la cathédrale, quitta l'habit et se maria avec la sœur d'Ami Perrin. Pierre Viret bénit leur mariage. ²

Pendant que ces choses se passaient dans Genève, son évêque, Pierre De La Baume, prenait des mesures avec le duc de Savoie pour y rentrer et s'en rendre absolument le maître, d'une manière ou d'une autre. Il partit du comté de Bourgogne où il faisait ordinairement sa résidence, et se rendit à Chambéry auprès de ce prince, au mois de juin 1534, pour concerter avec lui les me-

¹ Hotting. 681.

² Ms. Chouet p. 22.

³ Hotting. 681. Spon. I. 360.

sous les autres ordres nécessaires pour leur sûreté. Cette nuit-là les Savoyards se mirent en marche en grand nombre, les uns par eau et les autres par terre, sous la conduite du gouverneur de Chablais, et de plusieurs officiers et gentils-hommes du pays et s'approchèrent de Genève; de sorte que le matin, se trouvant près de Gergonnan, tambour battant et enseignes déployées, ils s'avancèrent jusqu'à vers les portes de la ville. Pendant la nuit, un grand nombre des papistes de la ville s'étaient armés secrètement et assemblés dans quelques maisons, afin de favoriser cette entreprise; mais

¹ Stettler l. c.



bla du monde, et fit venir des officiers et des troupes étrangères dans le dessein d'attaquer Genève secrètement. Les seigneurs de Berne en ayant eu avis, envoyèrent le 25 août une députation au Pays de Vaud, pour remercier le gouverneur et les villes de ce qu'ils avaient fait peu de temps auparavant, et pour leur représenter; que si l'entreprise du duc, leur seigneur, venait à éclater, ils en souffriraient les premiers, étant en-

¹ Roset III. 97. Ben. Turretin. I. c. 520

² Stettler II. 65.

appenzelois, qui étaient venus à Berne, pour les troubles de Soleure; les priant d'en faire le rapport à leurs seigneurs, d'autant plus que c'était le marquis ou châtelain de Muss, l'ennemi commun de la Suisse qui était l'auteur de ces pratiques.¹

Le 16 septembre ils envoyèrent de nouveaux députés au duc de Savoie, pour lui dire : « Que LL. EE. auraient espéré qu'il se serait contenté de la réponse raisonnable qu'on avait donnée à son envoyé, et qu'il au-

¹ Roset III. 28

² Ms. Thon. 59. b.

³ Ms. Amp. 141. Instr. 402.

que, pendant qu'il ne leur était permis que de prêcher dans le seul couvent des cordeliers, les catholiques avaient une pleine liberté de pratiquer publiquement leurs cérémonies, et de faire généralement par toute la ville tous les autres exercices de leur religion. Les conseils ne souhaitaient pas de leur côté avec moins d'ardeur de voir l'ouvrage de la réformation achevé; mais faisant sagement réflexion sur les désordres qu'attirent après eux ces changemens, lorsqu'ils se font avec trop de précipitation, ils prenaient toutes les mesures possibles pour conduire la chose avec douceur, afin de conserver autant qu'ils pourraient l'union entre les bourgeois, et de faire que tout se passât sous leur nom et sous leur autorité.²

¹ Ms. Chouet p. 24.

² Idem et Savion. II. 134.

Claude Bernard, très-honnête homme, et zélé pour la réformation. Ils subornèrent pour ce dessein une paysanne, de la province de Bresse, qui s'était retirée de Lyon, sous prétexte de religion, et la firent entrer dans cette maison en qualité de servante, où elle commença par faire périr sa maîtresse. Peu de jours après, le potage qu'on avait préparé pour les trois ministres, se trouva empoisonné. Heureusement, il n'y en eut qu'un qui en mangea, savoir Viret, qui en fut malade à l'extrémité. Farel, soit qu'il fût indisposé, soit pour quelque autre raison, ne dîna point ce jour-là; et Froment mangea ailleurs. Après de grandes recherches, la servante de la maison se trouva coupable. ²

La chose arriva vers le commencement de mars, et les députés de Berne qui étaient alors à Genève, en écri-

¹ Id. *ibid.*

² Roset III. 31. Ms. Chouet. 26. Savion III, p. 126.

rencontraient; n'étant pas raisonnable de laisser leur pays exposé aux dangers d'une guerre pour secourir leurs alliés. ² Une telle déclaration surprit extrêmement les Genevois, surtout de la part de ces alliés, sur qui ils comptaient le plus, et dont l'alliance était la seule ressource humaine qu'ils eussent. Ainsi, ne comptant plus sur le secours des Bernois, les syndics se tournèrent du côté de François I^{er}, roi de France, et négocièrent secrètement avec lui, par l'entremise de quelques particuliers, pour avoir sa protection et son secours. Ce prince reçut fort gracieusement la proposition qu'on lui en fit,

¹ Ms. Chouet 26. Conf. Savion l. c. Roset ibid. Spanheim. p. 74. 75. Ben. Turretin. l. c. 470.

² B. Instr. 148.

³ Roset III. 30.

son changement. Jaques était demeuré ferme jusqu'alors dans la religion romaine. Il en avait été même l'un des plus ardens défenseurs, jusques là qu'un an auparavant il y avait eu un grand démêlé entre lui et Farel au sujet du culte de la Vierge, et du signe de la Croix. Mais depuis, ayant examiné avec plus d'application les controverses, et ayant conféré avec les ministres, il se détermina entièrement à embrasser la religion réformée, et à en faire profession. Cependant il ne trouva pas à propos de se déclarer ouvertement, qu'après qu'il aurait exécuté le dessein qu'il avait formé de soutenir publiquement une dispute de religion. Il composa donc des

¹ Roset III. 58. Ben. Turretin, Lib. cx. p. m. 468 Spanheim G. R. 27.

² Voyez ci-devant, p. 254.

4° Que le sacrifice de la messe, les prières pour les morts et celles qu'on leur adresse sont contre la Parole de Dieu, et inutiles pour le salut.

5° Que les saints ne sont pas nos avocats ou nos intercesseurs, et que c'est par l'autorité des hommes et non par celle de Dieu qu'on a introduit dans l'Eglise la doctrine de leur intercession.¹

Le conseil vit avec plaisir le dessein de Bernard, ne doutant point qu'on n'en tirât un très-grand fruit. Ainsi, malgré les efforts du parti catholique qui s'y opposait de tout son pouvoir, ce bon religieux obtint la permission qu'il demandait. Le conseil lui ordonna de communiquer ses thèses au chapitre de St. Pierre, afin que les chanoines et les autres ecclésiastiques eussent le temps de les examiner, et de venir préparés à la dispute. Elle fut fixée au 30 mai, et les conseils déclarèrent qu'elle se ferait sous leur autorité, parce qu'ils la regardaient comme un moyen très-propre et très-efficace pour réunir les esprits sur les matières de religion, et pour rétablir la tranquillité publique. Tous les savans du pays y étant invités, on espérait qu'ils conviendraient entr'eux des dogmes qui étaient contenus dans la Parole de Dieu, et de ceux qui ne s'y trouvaient pas ; ou que s'ils n'en convenaient pas ils feraient du moins assez connaître aux personnes qui ne cherchaient que leur salut, de quel côté était la vérité. Les conseils réglèrent donc l'ordre et les préliminaires de la dispute. Ils ordonnèrent : « Qu'elle serait publiée de leur part à son de trompe ; qu'on y inviterait toute sorte de savans, et de la ville, et étrangers, ecclésiastiques et séculiers ; qu'on promettait aux

¹ Roset III. 35. Spanheim, p. 77. 78. Ben Turret. l. c. pag. 469.

être retranchés. Sur ces avis il nomma des commissaires de son corps, pour avoir les yeux sur ce qui se passait dans les Eglises et dans les couvens, dans l'état de confusion où étaient les choses, pour faire l'inventaire des meubles, linges, ornemens, vases, papiers etc. et pour empêcher que rien ne se perdit. ¹

V. Pendant ces mouvemens pieux des Genevois pour réformer leur Eglise, les fugitifs de Peney en faisaient d'une toute autre nature contr'eux. Ils étaient animés par l'évêque qui plein de fureur contre la ville, leur écrivit le 30 mai, pour les encourager à tenir bon contre les Genevois, leur donnant avis d'une levée de monde qu'il faisait pour envoyer à leur secours, et les assurant de la faveur du duc. Il leur envoya même un renfort

¹ Ms. Chonet p. 28.

² Id. 29.

Le 13 juillet, les fugitifs de Peney envoyèrent un cartel à la ville, pour l'échange de huit prisonniers Genevois qu'ils avaient à Peney, contre quelques-uns de leurs complices qui étaient détenus dans les prisons de Genève. C'était assurément quelque chose de curieux de voir une troupe de trente ou quarante bandits, oser traiter comme d'égal à égal avec une ville toujours incomparablement plus puissante qu'eux, et comme s'ils avaient été en guerre légitime avec elle. Les conseils rejetèrent avec indignation un semblable cartel. Et comme les parens de ceux qui étaient prisonniers à Peney, sollicitaient cet échange auprès des magistrats, on le leur refusa. On leur dit pour les consoler, que leurs parens détenus à Peney étaient honnêtes gens et in-

¹ Id. p. 132.

leurs assemblées dans l'Eglise de St-Germain. Mais le 22 juillet, jour de la S. Madelaine, une grande multitude de réformés s'étant assemblés dans l'Eglise paroissiale de ce nom, quelques-uns d'entr'eux allèrent prier Farel de venir y faire un sermon. Il y alla, quoiqu'il eût fait sonner à Rivé comme à l'ordinaire. Les prêtres qui avaient commencé la messe, la quittèrent à son arrivée, et s'enfuirent avec les catholiques qui s'y trouvaient. Le curé de la paroisse s'en plaignit, et les catholiques en murmurèrent. Le conseil envoya défendre le lendemain à Farel de continuer, jusqu'à ce qu'il en eût été autrement ordonné. ¹ Il obéit pendant quelques jours. Mais le 28 du même mois, lui et ses collègues allèrent prêcher dans l'église de St-Gervais où les syndics avaient mis une garde de cinquante hommes pour empêcher les désordres. Le 30 juillet, le conseil fit appeler Farel pour lui défendre encore de prêcher dans ces églises. Farel après avoir écouté respectueusement le conseil, lui adressa un fort beau discours pour faire voir qu'il était temps de donner gloire à Dieu, et de faire triompher partout la vérité. Il finit en priant le conseil de lui faire des commandemens qui ne fussent point opposés à ceux de Dieu, et auxquels il pût obéir, et d'assembler au plutôt les soixante et les deux cents pour y traiter la question. Le conseil fut touché de ce discours; il ne laissa pourtant pas de demeurer ferme dans la résolution qu'il avait prise auparavant de conduire l'ouvrage de la réformation avec beaucoup de prudence, et de ménager les esprits des catholiques; quoique d'ailleurs le peuple commençât à se plaindre de cette lenteur, et que cet esprit passât aussi dans le grand conseil. Les syndics donc répondi-

¹ Savion III. p. m. 435 Chouet p. m. 29.

s'agissait de sa gloire et du salut de tout un peuple. ¹

La délibération fut longue; les sentimens ne furent pas d'abord unanimes. La séance se passa néanmoins avec un très-grand ordre, et on écouta tranquillement ce qui fut dit de part et d'autre. Enfin l'on convint 1° qu'on appellerait les ecclésiastiques pour leur faire voir le résultat de la dispute, et pour les ouïr sur ce qu'ils voudraient encore dire pour soutenir leurs opinions; 2° que jusques à ce que cela fût fait, on cesserait d'abattre les images; et même que si les prêtres faisaient voir par la Ste Ecriture que les images doivent être reçues et vénérées dans la religion, on rétablirait celles qui avaient été détruites; 3° que l'on suspendrait de dire la messe dans la ville, jusques à ce qu'il en eût été autrement ordonné; 4° enfin que l'on donnerait avis de cette résolution au conseil de Berne. ²

Deux jours après, on appela en conseil les moines des couvens des Cordeliers, des Dominicains et des Augustins. Il y en eut douze qui comparurent. Après leur avoir lu le sommaire de la dispute on leur demanda s'ils avaient quelque chose à dire là-dessus? On les assura que s'ils pouvaient prouver les dogmes et le culte de leur religion par l'Ecriture Sainte, non-seulement on les écouterait tranquillement, mais que même on était prêt de rétablir les choses dans l'état qu'elles étaient auparavant. Ils répondirent tous les uns après les autres comme ils en étaient convenus: « Qu'ils n'avaient rien à dire sur la dispute; qu'ils ne se croyaient pas capables de décider des matières de foi; qu'ils se soumettaient docile-

¹ Ms. Chouet 31.

² Id. ibid. Spanheim. p. 81. Savion p. m. 137. Roset III. C. 37. Ben. Turretin l. c.

tués avec tout ce qu'il pouvait y avoir de choquant. On laissa pourtant subsister dans la voûte de l'église cathédrale de St-Pierre une image de la Ste-Vierge qui était parfaitement bien peinte; ce qui donna occasion à un fait curieux que je rapporterai présentement. Cette peinture se conserva fort bien durant cent ans; tous les catholiques qui la voyaient en étaient surpris, et criaient au miracle. Il y vint même vers l'an 1630 un officier de distinction, qui ayant ouï parler de cette peinture à quelques prêtres n'avait pas pu le croire, et voulut s'en assurer par ses propres yeux. Quand il eut vu cette peinture, surpris, ravi, il se mit incessamment à genoux pour rendre ses hommages à la Sainte ou à son image, ce qui fit éclater de rire un Genevois qui était présent. Mais quelque temps après on reblanchit toute la voûte

¹ Ms. Chouet. *ibid.* Spauh. p. 85



matière, percé en divers endroits comme des flûtes d'orgues, d'où il arrivait que pour peu de bruit qu'on fit auprès du trou, il se faisait un certain résonnement dans ces vaisseaux qui étaient placés à différentes distances; en sorte qu'il semblait qu'on entendait effectivement des voix obscures qui sortaient des entrailles de la terre. On fit diverses railleries sur cette découverte. ¹

On trouva aussi dans le couvent des Dominicains de Palais, un tableau fait à Turin, l'an 1401, qui rapportait d'une façon singulière l'origine du pape et des moines. Il représentait un monstre à sept têtes, et à dix cornes, en posture de satisfaire aux nécessités de la nature, jetant au lieu d'excrémens des papes et des moines qui tombaient dans une chaudière qu'on voyait au-dessous, remplie d'évêques, de prêtres, d'hermites et de re-

¹ Ms. Chouet 33. Ben. Turretin. l. c. 477. Savion 163. 164.
Roset III C 50 Spanh. 23. 26.

du sauveur remplit d'horreur ceux qui virent ce tableau, et excita leur indignation contre la moinerie. ²

On faisait aussi croire au peuple que les âmes, qui étaient en purgatoire, en revenaient de temps en temps et paraissaient dans les églises et dans les cimetières, comme de petites chandelles, pour implorer les secours et les prières des vivans, qui ne manquaient pas de s'empresser à racheter les âmes de leurs parens, et à faire dire des messes pour leur repos; ce qui produisait un gain assuré aux prêtres. On examina de près cette affaire. On trouva que ces prétendues âmes n'étaient autre chose que des écrevisses armées de petits cierges allumés que les prêtres leur attachaient sur le dos, et qu'ils pla-

¹ Ben Turretin l. c. 477. 478. Spanh. 86. 87. Savion 164. Rost III. C. 80.

² Spanheim Lib. cit 86. 87. 88.

des cordeliers, proche la porte de Rive et celui des religieuses de sainte Claire, qui était entre celui-là et le Bourg de four,¹ on les laissa subsister, l'un et l'autre. On se servit du premier pour y placer l'école ou le collège public, qui auparavant était vis-à-vis du côté du lac; et on établit l'hôpital dans celui de Sainte Claire, où il est encore aujourd'hui. ¹

Avant que de disposer des bâtimens des Eglises et des couvens de la manière que nous venons de dire, on en avait tiré tous les meubles, vases, linges, et joyaux, après que l'inventaire en eut été fait par les commissaires du conseil, et on avait porté le tout à la maison de ville. Le premier usage qu'on en fit, fut d'en assister les ecclésiastiques qui avaient embrassé la réformation. Il y en avait plusieurs, de tous les ordres, chanoines, curés, simples prêtres et moines. On leur fournit des habits, on fit à la plupart une pension pour subsister. Le reste fut destiné aux pauvres, et à l'érection d'un hôpital. Il y avait auparavant sept petits hôpitaux, mais les pauvres n'en étaient pas mieux secourus; soit qu'il n'y eût pas des revenus suffisans, soit qu'ils fussent mal administrés. On proposa d'abord, le 29 septembre, de faire deux hôpitaux, mais six semaines après, dans le conseil général du peuple qui fut assemblé pour ce sujet, le 14 novembre, il fut jugé plus convenable, de se borner à un seul qui, pour cette raison, fut appelé l'hôpital général. Il fut résolu de rechercher tous les biens meubles et immeubles des précédens hôpitaux, des couvens, des églises, et des confrairies, et tous les autres qui avaient été destinés à des usages pieux, pour les appliquer à ce

¹ Ms. Chouet 34.

comprendre qu'il y avait plus de deux mois qu'elles négociaient leur retraite avec le duc de Savoie, et même que ce prince leur avait fait préparer un couvent à Anneci, on les laissa en leur liberté. Elles partirent quelques jours après le 30 août toutes ensemble, excepté une seule qui embrassa la réformation. Les syndics leur firent compagnie jusqu'au pont d'Arve, comme elles l'avaient souhaité, ¹ de peur qu'on ne leur fit quelque insulte. Elles n'étaient que neuf, et il y en avait quelques-unes qui depuis trente ans n'étaient point sorties du couvent. Aussi employèrent-elles toute la journée pour arriver à St-Julien, qui n'est qu'à une lieue de Genève. Elles étaient même si étonnées de se voir à la campagne, qu'il y en avait qui, voyant des vaches ou des moutons, croyaient que c'étaient des lions ou des ours, comme le dit la sœur de Jussi, qui a décrit cette sortie dans un petit livre intitulé : Le commencement de l'hérésie de Genève. Ce livre est écrit, (dit M. Spon), ² avec toute la naïveté et la confusion qu'on pouvait attendre d'une pauvre religieuse. Elle était, aussi bien que ses compagnes avant qu'elles en partissent, dans de grandes appréhensions de tous ces troubles. Elles s'imaginaient à tout moment qu'on leur allait faire quelques violences. Cependant elles n'eurent que la peur, comme on peut le voir par cette relation même. Le plus grand mal qu'on leur fit, fut de les exhorter à quitter le voile et à se marier. Farel même prêcha dans leur couvent, et prit son texte de la bienheureuse Vierge, sur ces paroles, *Exsurgens Maria abiit in montana*, leur représentant qu'elle

¹ Savion III. 142. 143. Roset III. C. 57. Ben Turretin, l. c. 473 Ms. Chouet p. m. 35.

² Hist. de Gen. T. I. p. 371. 372.

avec chagrin, puisqu'on était en guerre et qu'on avait besoin de monde, il ne leur fit pourtant aucun obstacle. On les laissa sortir avec tous leurs biens. Mais comme ils étaient les premiers à rompre le lien qui les unissait à leur patrie, le conseil crut aussi, le 30 août, qu'on pouvait avec justice leur ôter la bourgeoisie, et c'est là tout le châtimement qu'il leur fit. ¹ Cependant il s'en trouva plusieurs à qui cette privation fit de la peine. Ils revinrent au bout de trois jours, et prièrent qu'on leur laissât au moins trois messes par jour à la Madeleine. Mais le conseil le leur refusa.

Il était cependant resté dans la ville plusieurs prêtres et moines qui n'avaient voulu ni changer ni se retirer. Ils allaient de maison en maison, chez ceux qui étaient encore catholiques pour les affermir dans leurs sentimens. Ils les confessaient ; ils baptisaient, ils mariaient, et célébraient la messe. Mais quoiqu'il semblât qu'on ne dût pas avoir de grands égards pour eux, cependant on ferma les yeux assez long-temps, et il ne paraît pas qu'on leur dît rien jusqu'au 8 octobre. Ce jour-là le conseil les fit appeler avec tous les bourgeois qui étaient encore catholiques. Il leur fit entendre avec douceur, qu'ils devaient s'abstenir de dire et d'entendre la messe, à moins qu'ils ne voulussent s'engager à faire voir qu'elle était fondée sur la Parole de Dieu ; qu'on leur donnait pleine liberté de le faire, afin qu'ils ne pussent pas se plaindre qu'on les eût condamnés sans les entendre. On conseilla même aux prêtres de ne pas paraître avec leurs habits sacerdotaux, parce qu'il était à craindre qu'ils ne fussent

¹ Ms. Chouet p. 35. Roset III. C. 37.

² Idem p. 36. Spanh. 83. Ben Turretin: l. c. 474. habet XV. octobr. Roset ibidem III. C. 42.

catholiques. ¹ Ces prétendus religieux auraient mieux fait d'imiter l'exemple de Jacques Bernard, qui, après sa dispute avait quitté l'habit de son ordre, et épousa solennellement une fille de Jean l'imprimeur, belle, mais pauvre, qu'il dota honorablement. Farel bénit leur mariage le 15 d'août, dans l'église de St-François de Rive. ²

Cependant les prêtres continuaient à séduire le peuple et à lui inspirer de l'éloignement pour la réformation, par divers discours malins; ils disaient: Que le mauvais succès de la dispute n'était pas une preuve de la fausseté de leur religion; qu'il en est de ces exercices comme de la guerre, où les armes sont journalières; qu'il ne fallait pas juger de la bonté de la cause de leur Eglise par l'ignorance du clergé de Genève; qu'il se trouvait ailleurs de grands et d'habiles théologiens, qui renverseraient sans peine des milliers de ces prédicateurs de la nouvelle doctrine. Ces discours parvinrent aux oreilles des magistrats; cela obligea le conseil de les faire tous citer devant lui (le 24 novembre). Ils y comparurent au bout du troisième jour au nombre de 20 ou de 30. On leur représenta: «Qu'ils abusassent de la patience du conseil et qu'on était résolu de ne plus souffrir leur désobéissance; qu'on leur défendait donc, pour la dernière fois, de dire la messe, d'administrer leurs sacrements, et de séduire davantage le peuple, à moins qu'ils ne s'engageassent à faire voir qu'ils avaient la Ste-Ecriture de leur côté; que s'ils n'étaient pas capables de le faire par eux-mêmes ils devaient choisir d'autres personnes plus habiles qu'eux; qu'on voulait bien encore, par surcroît de bonté, leur permettre de

¹ Savion 146. Roset ibid.

² Savion p. 138.

de bourgeois zélés et courageux, résolus à endurer toutes les extrémités plutôt que de baisser volontairement le cou sous le joug. Aussi, tandis que les premiers tombèrent dans la servitude, eux et leur postérité, ceux qui restèrent dans la ville eurent le bonheur d'établir pleinement leur liberté, et la gloire de la transmettre à leurs descendants.

Il est vrai que les premiers temps furent fort fâcheux, et que les Genevois eurent d'abord bien des peines et des difficultés à essuyer. La disette d'argent n'était pas la moindre. L'argent est le nerf de la guerre. Et Genève était épuisée, tant par la dépense considérable qu'il avait fallu faire pour se fortifier, que par les frais accablants qu'on était obligé de soutenir en envoyant perpétuellement des députés tant à Berne qu'aux diètes des cantons, pour plaider contre le duc. Dans ce temps-là même ils furent pressés par les seigneurs de Berne, qui demandaient le remboursement des grands frais qu'ils avaient faits pour eux. Ne sachant où trouver de l'argent, ils prirent tous les calices, les custodes et l'argenterie des églises paroissiales de la ville, qui firent ensemble la valeur de trois cents écus. L'argenterie de l'église de la Magdelaine montait plus que tout le reste. Ils prirent aussi tous les reliquaires de la cathédrale de S. Pierre. Par ce moyen ils amassèrent une petite somme d'argent et envoyèrent, le 24 août, cinq cents écus aux Bernois, qui s'en contentèrent pour le coup, voyant leur impuissance et leur bonne volonté. ¹

Quatre mois après, pressés de nouveau par la nécessité et ne reconnaissant plus aucun maître, ils recoururent

¹ Savion III. p. m. 141. Ms. Chouet 143.

moins sur la monnaie; car on ne changea rien encore dans le sceau public de près de vingt ans. J'ai vu des lettres de Messieurs de Genève, écrites à la seigneurie de Berne l'an 1552, avec un sceau qui portait encore l'ancienne devise : *Post tenebras spero lucem*.

VIII. Mais c'est assez parlé de Genève pour le présent. Voyons ce qui se passa cette année dans le reste de

¹ M. Alphonse Turretin, dans le sermon qu'il fit l'an 1719, à l'occasion du Jubilé de la Réformation de Zurich; imprimé la même année à Genève, in-8°.

lettre de consolation pour la préparer à ce changement et pour l'exhorter à le supporter avec patience et avec douceur. Sans doute cette lettre fut d'un grand usage pour calmer les esprits. Dans ce temps-là le pasteur réformé de la ville était Jean Joung, ou Le-Jenne, de Constance, qui s'était rendu aux pressantes sollicitations de l'Eglise pour s'y arrêter. Le premier jour que Speiser y prêcha, Joung réfuta sa prédication dans un sermon. Il fit encore la même chose dans quelques autres sermons qui suivirent; mais avec douceur, se contentant d'apporter de bonnes preuves de ce qu'il enseignait. La prédication de ce bon serviteur de Dieu y fut tellement goûtée, qu'on vit ordinairement entre ses auditeurs des étrangers, entr'autres des sujets réformés de l'abbaye de S. Gall.⁴

Si les chanoines de Moutiers-Grand-Val avaient eu autant de pouvoir que les cantons catholiques, ils n'auraient pas manqué de le faire sentir aux réformés de la prévôté, mais n'ayant pas les mains aussi longues que des magistrats souverains, ils faisaient au moins tout ce qu'ils pouvaient pour chagriner les réformés. Les paroissiens de Moutiers se plaignirent à Berne, que ces chanoines « n'avaient point voulu se soumettre au traité du 19 mai 1534, qu'autant qu'il était en leur faveur; qu'ils ne voulaient ni ouvrir leur grande église, ni laisser sonner les cloches, ni faire raccommoder l'horloge; et de plus, qu'au lieu d'employer les rentes de leur hôpital à soulager les pauvres du pays selon leur destination naturelle et suivant leur ancien usage, ils les transportaient ailleurs. » Les chanoines

⁴ Hotting 699.

arrêts ; afin d'arrêter s'il était possible, la fougue de ces gens-là. ¹ Mais cette sage précaution ne fut pas encore suffisante pour apaiser tous les troubles dans ce pays-là, comme on le verra dans le livre suivant.

La réformation fit peu de progrès au Pays de Vaud, pendant le cours de l'année 1535.

A Lausanne, qui, par le grand nombre de ses ecclésiastiques aurait dû être une source de lumière pour ce pays-là, les choses étaient toujours sur le vieux pied ; c'est-à-dire, qu'on y pensait fort peu, ou point du tout à la réformation de l'Eglise. Disons pourtant que si on s'y opposait à l'établissement de la religion réformée, on y fit quelques petits réglemens pour la réforme des mœurs. Le grand conseil qu'on nomme les deux cents, assemblé le dimanche 28 février, défendant de manger de la viande, du fromage et du beurre dans le temps du carême, et dans les autres temps prescrits par les lois de l'Eglise, défendit en même temps de blasphémer, sous peine de baiser la terre pour la première fois, de trois sous d'amende pour la deuxième, et du carcan pour la troisième. ² Quelques mois après on eut occasion d'exécuter la seconde partie de cette ordonnance. La nuit du 8 au 9 septembre les guets surprirent deux hommes qui jouaient et blasphémaient, dont l'un se disait prêtre ; ils les conduisirent à la maison de ville, et le lendemain selon l'usage ils les remirent aux officiers de l'évêque pour les châtier. ³

Le premier article de cette ordonnance pourrait faire soupçonner qu'il y avait alors à Lausanne quelques personnes qui avaient goûté les principes de la réformation. Je ne sais si l'on pourrait tirer la même conséquence

¹ Apolog. à p. 118. ad. 127.

² ³ Man. de Lausan.

rait. Peut-être aussi étaient-ils piqués contr'eux, de ce que, les derniers mois de l'an 1585 ils avaient tant fait les difficiles lorsque Fribourg leur avait demandé du secours. ¹ Quoiqu'il en soit, ils voulaient absolument rompre leur alliance avec Lausanne, ne voulant pas avoir des alliés, sur l'affection desquels ils ne pouvaient pas compter. Les brouilleries durèrent tout le reste de l'année 1584 entre ces parties; et l'on a vu l'éclat que fit l'évêque de Lausanne au mois de juillet de cette année là. Enfin pourtant la paix se fit.

L'évêque se raccommoda le premier avec les Lausannois vers la fin de l'année, et le dimanche 20 décembre les conseils de Lausanne furent assemblés pour ce dessein. ² L'accommodement avec Fribourg suivit de près celui-là. Au commencement de février de l'an 1585 il y eut une conférence de marche à Payerne, entre les deux villes où les Lausannois députèrent entr'autres François de Prez, dit Tavel, et Girard Grand, docteur en droit, pour leur servir de juges dans cette affaire. Et le lundi 8 du même mois, veille de carême, ces deux juges donnèrent gain de cause à leurs compatriotes, et déboutèrent Messieurs de Fribourg de leur prétention. ³ Les registres ne nous apprennent point comment ces seigneurs prirent le jugement des députés de Lausanne, ni quelle fut la sentence des juges établis de leur part. Mais la suite de l'histoire fait voir que ces deux villes furent dès lors raccommodées, et que l'alliance de Lausanne avec Fribourg subsista.

Les réformés de Payerne étaient toujours maltraités

¹ Voy. Tome III.

² Man de Lausanne.

³ Ibid. p. 414.

veables, discrets, singuliers amis et bons voisins; nous vous avons par cy devant plusieurs fois par lettres, et nous (nòs) ambassadeurs, ¹ requis, admonesté et prié de donner lieu à vos promesses que nous avés faictes, de non plus persecuter les vostres que suivent la Parolle de Dieu; ce que toutefois n'a tant proufité, ¹ que toujours la persecution ne soyt allée, principalement contre Anthoyne Bonjour, et son compagnon, esquelz avés defendu les bois communances, et de ce ne vous contentez, ains naguayre leur faict deffense du foin. Dequoy nous mervcillons grandement, et en avons gros regrets. A cette cause voulons, ceste foyz pour toutes, sçavoir de vous s'y voulez satisfaire à vous (vos) promesses, (desquelles avons vous (vos) lettres et seaulx, lesquelles nous gardons bien); ou non? Et sur ce, vostre response par présent porteur pour y adviser, et mettre ordre nécessaire. *Datum* XIII. juin, l'an MDXXXV.

Signé, L'Advoyer et conseil de Berne. ¹ »

Je n'ai pas pu découvrir quelle fut la réponse de la ville d'Avenches. Sans doute qu'elle fut favorable; car il ne coûtait rien aux catholiques de promettre tout ce qu'on voulait, quand ils avaient quelqu'un à ménager; résolus qu'ils étaient de ne tenir leur parole qu'autant qu'ils y seraient contraints; comme on a déjà vu divers exemples.

Quoique la ville de Moudon fut fermement attachée à la religion catholique, cependant il s'y fit deux réglemens qui méritent attention. Le conseil scandalisé de la vie déréglée de quelques personnes de son clergé, fit, au mois de novembre une ordonnance contre les ecclé-

¹ Archiv. d'Avenches.

(dont ils le frappèrent) et son sac, où il y avait deux Nouveaux Testaments, qu'ils apportèrent à Lutry, et les jetèrent tous deux au feu ; mais il y eut un homme de bien, qui en retira un du feu, et qui le garda.

Cependant, poursuivi par une cohue de grands et de petits, il fut rencontré entre Granvaux et Cully, de deux hommes masqués, l'un en laquais et l'autre en mendiant, dont le premier, jurant le Sang Dieu, lui déchargea un grand coup d'épée, et l'aurait tué, s'il n'était survenu un homme qui le leur ôta d'entre les mains. Ainsi, à demi tué, et demi mort de coups, il s'en alla à Riez, chez un bon gentilhomme, nommé messire Claude Forestey, qui le reçut, et le logea honnêtement ; le revêtit d'une bonne robe fourrée ; fit venir un médecin, qui lui banda ses playes ; s'aida lui-même à le panser, et voulut payer le médecin. Le lendemain il lui donna son cheval avec un homme, pour le conduire jusqu'à Vevey, où il fut encore insulté par le châtelain, (qui voulut le saisir, disant en avoir ordre de Monsieur de Lausanne,) et par la canaille, qui voulait, lorsqu'il passa le pont, le jeter de dessus son cheval dans la rivière. Le Protonotaire donna au médecin qui l'avait traité, un grand coup de poing, jusqu'à effusion de sang. Et même quand maître Michel voulut monter sur un bateau qu'il avait pris, ce bateau se trouva tout percé.¹

Dans ce tems-là Jean Le Comte faisait quelques progrès dans la châtelainie de Grandson : et le village de Gy ayant embrassé la réformation, il alla à Berne, vers la fin de novembre, demander un ministre pour cette Eglise-là. La

¹ Ms. Gross.

tous les soins que les seigneurs de Berne s'étaient donnés pour mettre la paix entre les réfugiés de Soleure et la ville, on devait désormais y vivre tranquillement. Mais les troubles recommencèrent encore cette année de ce côté-là; neuf de ces réfugiés, dont les principaux étaient les deux Rockebach, Henri d'Arx et Jean Houblér, osèrent déclarer la guerre en forme à la ville de Soleure, et lui envoyèrent un cartel daté du 3 d'août, sous le nom des neuf pauvres hommes ¹ à qui on refusait justice. Ceux de Soleure portèrent la chose devant la diète des cantons, demandant conseil comment ils devaient se conduire? Cette affaire fut mise en négociation, et comme aucun canton ne voulut protéger ces téméraires, ils furent arrêtés tous les neuf ensemble à Buren, et mis en prison. Cependant, par les soins des seigneurs de Berne, il fut fait un traité par lequel la ville de Soleure leur rendit leurs biens à eux et à leurs adhérens. ²

IX. Le schisme du luthéranisme causa aussi divers mouvemens dans la Suisse. On a vu ci-dessus les contes horribles et calomnieux dont Luther avait sali son papier, sur le sujet du saint homme Jean Oecolampade, réformateur et pasteur de l'Eglise de Bâle. Les théologiens de Zurich, justement indignés de voir que non-seulement ce grand homme saisissait avec tant de crédulité (pour ne pas dire de malignité) des fables honteuses, inventées par les ennemis de leurs réformateurs et de leur réformation; mais même que ses disciples les répandaient dans leurs écrits (comme quelques-uns font encore aujourd'hui) ils résolurent de rompre enfin le si-

¹ Stettler II. 74. b.

² Rechtloser.

prits mal tournés, qui venaient lui rapporter plusieurs mauvaises choses de cette nature. » Cette représentation produisit son effet. Les Zuricois, afin de montrer leur inclination pour la paix des Eglises, ne publièrent point leur apologie et gardèrent le silence. ¹

Cependant Bucer, animé d'un zèle infatigable pour cette paix tant souhaitée, ne se donna aucun relâche pour parvenir à son but. Mais il s'y portait avec une chaleur qui le rendait un peu suspect aux Eglises helvétiques, dans l'appréhension où elles étaient qu'à force de vouloir porter les Eglises à la paix, il ne penchât un peu trop du côté de Luther, et qu'il n'embrouillât et n'obscurcît par des expressions nouvelles, et des formulaires embarrassés, une doctrine qui était assez claire d'elle-même, et qu'ainsi il ne se trouvât au bout du compte qu'il ne prêcherait pas avec la même franchise et la même précision une doctrine qu'il avait prêchée lui-même auparavant. George duc de Wirtemberg, neveu du duc Ulrich, par son père, (et tige d'une branche cadette qui a possédé les terres de cette maison en Alsace, et qui possède aujourd'hui ce duché par l'extinction de la branche aînée) ² George, dis-je, était alors dans les idées des Eglises helvétiques sur la religion, et vivait dans une étroite union avec elles. Ce prince écrivit à Bucer de prendre garde à lui-même, qu'à force de vouloir tourner la vérité d'une manière trop fine pour l'accommoder au goût du monde, il ne s'attirât la répu-

¹ Idem.

² Louis le pieux, duc régnant de Wirtemberg, et petit-fils du duc Ulrich, étant mort sans enfans mâles, l'an 1593, son cousin Frédéric, comte de Montbeillard, fils du duc George, recueillit sa succession.

pressions dont il s'était servi, dans les écrits qu'il avait publiés contre les Anabaptistes de Munster, et contre Amsdorff, et ensuite aussi dans ses rétractations. Cependant Bucer assura constamment les Eglises réformées de la Suisse, et de bouche et par écrit, qu'il persévérerait dans son sentiment sur le sens qu'il faut donner aux paroles de l'institution de la Sainte-Cène, et qu'il ne fallait pas entendre d'une autre manière les paroles de Luther lui-même. ¹

X. Si l'on ne réussit pas à réunir les Eglises divisées sur la religion, les Bernois ne réussirent pas mieux à réunir les Genevois avec le duc de Savoie. Ce prince parut toujours si raide et si animé contre eux qu'il n'y eut que la force qui put arrêter le cours de ses hostilités. Il comptait sans doute sur le secours de l'empereur Charles V, ² son beau-frère, qui étant alors empereur et roi d'Espagne, et de plus seigneur des Pays-Bas, possédait une puissance formidable ; mais l'événement fit voir qu'il avait mal compté. L'empereur s'embarrassa l'an 1535, dans une expédition en Afrique, pour rétablir sur le trône de Tunis, Muley-Hasem, qui en avait été dépouillé par Barberousse, fameux pirate de ce temps-là. Ayant appris les démêlés du duc de Savoie avec Genève, il se contenta de faire écrire en sa faveur aux Cantons, dans une lettre datée du 27 septembre, où il leur donnait avis de ses triomphes africains, et les priait en même temps de pacifier le duc de Savoie et l'évêque de Genève avec les Genevois, afin que la ville de Genève s'acquittât, comme elle l'avait fait anciennement, de

¹ Hotting. 700.

² L'empereur et le duc avaient épousé les deux sœurs, infantes de Portugal.

leurs de ce précieux et sacré dépôt; qu'il ne fallait point attribuer cela à opiniâtreté, mais à la raison; puisqu'en doit soutenir la vérité et ceux qui l'annoncent; que si pourtant on pouvait convaincre, par la Parole de Dieu, leurs ministres de fraude ou de mensonge, le conseil les ferait mourir pour les sacrifier incessamment aux désirs de leurs adversaires et à la justice; que l'évêque pouvait rentrer en ville librement, pourvu que, se souvenant de son nom, il voulût faire les devoirs d'un évêque, selon la Parole de Dieu; mais quant aux instrumens de la superstition, on ne pouvait ni ne devait les rétablir, tandis que Genève se souviendrait qu'elle est libre et consacrée à Dieu seul.¹

Cependant comme les bandits de Peney continuaient leurs hostilités et leurs brigandages, les Genevois envoyèrent des députés à leurs alliés de Berne pour s'en plaindre et demander du secours. Le duc de Savoie y envoya en même temps quelques agens pour s'opposer aux représentations des Genevois et pour se plaindre d'eux.

Le 26 septembre, le conseil souverain de Berne entendit les envoyés du duc et ceux de Genève dans leurs représentations opposées; après quoi il répondit aux premiers qu'ils devaient incessamment, pour bien de paix, écrire au duc leur maître, de vider le château de Peney, d'accorder la liberté du commerce aux Genevois, et les laisser en repos; que s'il ne le faisait pas, la ville de Berne renoncerait à son alliance et verrait ensuite ce qu'elle aurait encore à faire sur ce sujet. D'autre côté on répondit aux députés de Genève, que la ville de Berne ne

¹ Spanheim Lib. cit. p. 85. 86.

guerre à leurs ennemis. Bandichon, qui avait été le capitaine-général de la ville, à la place de Jean Philippe, arbora un drapeau où il fit peindre des lions de feu; et le 8 octobre, il fit la revue de tous ceux qui enrôlèrent volontairement sous lui pour aller chercher les ennemis, et il s'en trouva quatre cents. Mais ce nombre ne suffisant pas, ils envoyèrent deux des principaux bourgeois, dont l'un nommé Claude Savoie, était aussi bourgeois de Berne, chercher à faire du monde dans la Suisse. Ils trouvèrent le moyen d'emprunter à Berne six cents écus; et avec cet argent ils engagèrent à Neuchâtel un vieil officier, nommé Jacques Wildermouth, qui leur promit de conduire promptement et secrètement à Genève un bon nombre de soldats; avec l'aide d'un autre officier, son parent et homme de cœur, nommé Ehrhart, bourgeois de Nidau.¹

Dans le même temps un gentil-homme français, nommé Maigret² fit une ouverture au conseil de Genève pour leur procurer du secours de France, sous la conduite d'un autre gentilhomme, nommé François de Montbel, seigneur de Varey, ou Veray, son intime ami. On savait que le roi de France était ennemi du duc de Savoie. Ainsi il semblait qu'on pouvait compter sur l'offre qu'on faisait aux Genevois; mais d'autre côté plusieurs se défiaient d'un tel secours, craignant que si une fois les Français mettaient le pied dans leur ville ils ne voulussent s'en rendre maîtres, et la garder pour leur roi. Cependant la nécessité étant pressante, avertis d'ailleurs par les Bernois même qu'ils ne devaient point attendre

¹ Id. 148. Stettler 70.

² Le même dont il a été parlé ci-dessus.

ment de sa promesse, et vint à bout de lever environ neuf cents hommes tirés des comtés de Neuchâtel et de Valengin, de Bienne et des terres de Berne qui sont autour du lac de Bienne. Mais dans le temps qu'il se préparait à partir et à traverser le comté de Neuchâtel avec son monde; George de Rive, gouverneur du pays, zélé catholique et de plus sujet né du duc de Savoie, fit défense à ses gens de passer outre. Ce contre-temps imprévu ne déconcerta point Wildermouth. Il déclara à ses soldats qu'il permettait à tous ceux qui auraient peur de s'en retourner chez eux. Ainsi il y en eut quatre à cinq cents qui se retirèrent. Les autres, au nombre de quatre cent quinze prirent la route de Vautravers pour entrer dans la Bourgogne et passer par Saint Claude. Mais ayant trouvé le chemin fermé de ce côté-là, ils prirent une route détournée et extrêmement rude, par le sommet des montagnes de La Joux; et traversant des forêts épaisses avec une fatigue extrême, incommodés de la pluie et de la neige qu'il fallait brasser jusqu'aux genoux, et manquant de provisions pendant un jour entier et une nuit; enfin, le troisième jour de leur marche, qui était le samedi 9 d'octobre, ils arrivèrent à l'entrée de la nuit, à la montagne et au village de Saint Cergue, où ils ne trouvèrent ni gens ni provisions; les habitans s'étant tous enfuis avec leurs meilleurs effets. Cependant ils y passèrent la nuit, faisant bonne garde. Il s'y trouva trois ou quatre jeunes hommes que les Savoyards avaient apostés pour les leur amener et les livrer traîtreusement entre leurs mains. Ils faisaient semblant d'être des guides que les Genevois leur envoyaient pour les conduire sûrement à travers le pays, leur disant que leurs ennemis étaient assemblés au pied de la montagne et au village de Gingins, au nombre de trois à quatre mille, tant

la fuite, avec pert
quels se trouvèrent
guides. Entre ces
compta environ 40
fres, tous armés co
temps-là. Les Suisse
hommes et une fem
elle vaillamment, fai
mains, et tua 4 hom

Après une victoire
Suisse se mirent à g
remercièrent Dieu de
qu'il leur avait accord
ils se partagèrent en tr
le chemin de Genève
tagne. »

XI. Dans le temps qu
marche, les seigneurs
de bouchers, envoyèren
sujets de porter les arm
de Savoie. En même t
Diesbach, et Jean Rodo

pouvoir leur donner du secours. Ils demandèrent aussi qu'on leur rendît le gentilhomme qui était venu avec eux sur leur parole. Les Genevois leur répondirent qu'on ne demandait que la paix, pourvu qu'elle fût ferme et solide ; qu'ils rendraient le gentilhomme, pourvu qu'on leur rendît leurs trois députés ; que quant aux Poneysans, qui étaient des citoyens trahis à la patrie, qu'on avait solennellement condamnés à la mort, on ne pouvait point faire de traité avec eux. Ces députés furent mal satisfaits et même indignés de cette réponse, comme si les Genevois eussent rejeté de gaffe de cour les voies de pacification. Mais Messieurs de Genève connaissaient mieux qu'eux leurs ennemis ; car les Poneysans, de leur côté, le prirent sur un ton aussi haut que les Genevois, et rejetèrent fièrement la trêve, disant que l'évêque leur prince, dont ils soutenaient les intérêts, ne devait point faire de trêve avec ses sujets. Ainsi les hostilités continuèrent de part et d'autre, ¹ et quelques jours après, les Genevois interceptèrent une lettre du duc au capitaine de ses troupes, datée du 29 octobre, où il lui recommandait fortement les affaires. ²

Les seigneurs de Berne approuvèrent la réponse que les Genevois avaient faite à leurs députés à l'égard de la trêve, mais ils trouvèrent fort mauvaise celle qu'ils avaient faite à l'égard du gentilhomme prisonnier, et, le 26 octobre, ils leur écrivirent une lettre pleine de menaces, leur mandant de le relâcher incessamment, puisqu'il était venu à Genève avec leurs députés et sous leur protection. Les Genevois, contraints par la néces-

¹ Roset III. C. 43. Savion 152. 153. 154. 155.

² Roset I. c.

les graces qu'on lui demandait ; mais que quand il avait obtenu la domination d'un lieu, il changeait du blanc au noir, et se montrait tout autre, à cause de quoi ils doutaient qu'un pareil voisin, qui serait une fois à Genève, les accommodât eux et d'autres. ¹ »

¹ Ms. Amp. 148.

INTRODUCTION

ou

*Discours préliminaire des pères du synode, adressé à
LL. EE. de Berne, touchant l'autorité et le pouvoir
du magistrat civil, à l'égard du service divin, ¹ avec
une exhortation à ces mêmes seigneurs sur ce sujet.*

ILLUSTRES ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

« Il n'est pas bien possible aux pasteurs ordinaires et
aux ministres de la Parole de Dieu, de faire quelque

¹ Ou en matière de religion.

vent abandonner le pouvoir qu'ils ont reçu de Dieu pour ces choses, mais plutôt l'exercer, autant qu'il s'étend sur les choses extérieures, afin que la grâce ait son cours libre et soit avancée par leur autorité, comme par des ouvriers qui concourent avec Dieu. Il faut donc qu'ils aient soin de garder la sainte doctrine, d'empêcher l'erreur et la séduction, de punir tous les blasphèmes et les péchés manifestes, à l'égard de la religion et de la conduite de la vie, de protéger la vérité et les bonnes mœurs, etc.

» C'est pourquoi, illustres et souverains seigneurs, comme vos excellences ont embrassé si courageusement l'Évangile et l'ont fait recevoir à vos sujets, et qu'elles ont même prêté serment là-dessus, comme sur une loi particulière et fondamentale de l'état, de le maintenir au milieu de vous et de tous les vôtres, tant dans la ville capitale que dans tout le pays, aussi faut-il désormais regarder votre gouvernement comme revêtu d'une



puissiez faire une bonne conscience devant Dieu, cependant le ministère de VV. EE. sert à faire que la pure Parole de Dieu soit prêchée parmi vos sujets, que la grâce leur soit clairement annoncée, et qu'on les conduise à la source vivante de laquelle seule on puise les eaux du salut, savoir à notre Seigneur Jésus-Christ, qui est notre unique médiateur; après cela l'embrasse qui voudra. Et quand on le prêcherait en vain pour tout le monde, ce qui cependant n'est pas possible, néanmoins vous avez fait ce qui dépendait de vous, vous vous êtes acquittés de votre devoir et vous avez sauvé vos ames, comme Moïse et les bons rois de Juda, qui firent beaucoup de bien, en s'appliquant à faire observer la loi parmi le commun peuple; car la lecture de la loi et la prédication de la Parole, que ces rois faisaient faire, servait à annoncer le jugement de Dieu contre les méchans, à abolir les blasphèmes notoires, les vices, les infamies et les scandales; à punir et à réprimer le mal, et à procurer et à faire régner le bien; et c'est pour cette raison que le St. Esprit donna tant de louanges à ces bons rois dans l'Ecriture.

» Il ne faut pas que les discours de quelques ames simples fassent de la peine à VV. EE. et les détournent d'un dessein si chrétien. Ils disent que le christianisme est dans l'intérieur, qu'il ne peut pas être gouverné par l'épée, mais qu'il faut qu'il soit administré par la Parole de Dieu; que VV. EE. établissent une nouvelle papauté, en voulant vous mêler des affaires de la foi, etc.

» Mais nous répondons que cela serait bien vrai, si le magistrat voulait violenter les consciences et maîtriser la liberté chrétienne qui est dans une bonne conscience, ce que l'on ne doit pas dire de VV. EE. dans l'affaire dont il s'agit; puisque vos soins se tournent à faire que

saire, selon les lois que LL. EE. ont faites touchant l'Evangile, que nous prenions bien garde à notre ministère et à l'emploi qui nous est confié (lequel est spirituel, intérieur et céleste), pour en remplir toutes les fonctions avec soin, avec ardeur et de tout notre pouvoir. Or notre emploi exige de nous deux choses, une saine doctrine et une vie bien réglée, tant par rapport à nous que par rapport aux autres qui font profession, avec nous, d'une même religion.

CHAPITRE II.

Que toute la doctrine se réduit uniquement à Jésus-Christ.

Pour ce qui regarde la doctrine, nous disons que toute la saine doctrine n'est autre chose que la seule Parole éternelle de Dieu, la bonté et la miséricorde paternelle, laquelle il nous a communiquée par Jésus-Christ; et ce n'est autre chose que Jésus-Christ lui-même, qui a été crucifié pour nos offenses et ressuscité pour notre justification (Rom. V.), afin que nous fussions justifiés. Ce qui est contraire à cette doctrine, est contraire à notre salut; ce qui ne renferme pas ce que nous venons de dire, ne peut jamais être appelé une doctrine chrétienne: car tous les ministres de l'Evangile sont ambassadeurs pour Christ et témoins de sa passion, et ne doivent s'appliquer à autre chose qu'à faire sa volonté et exécuter ses commandemens, comme ayant été envoyés par leur Seigneur uniquement pour ce dessein; tout de même

le monde, tout c
beaucoup caquete
qui n'ont rien app
qui est au ciel. C
aient connu Dieu,
jusqu'à ce que Jés
qu'ils aient cru en l
siens (Ch. II.) « Da
sans Christ, etc., vi
dans le monde. »

CH

Que Jésus-Christ

C'est ainsi que Jésus-
dement de tout l'Edifice
point de salut à attendre
perte ni de condamner

et ce pourquoi il faut que ceux qui annoncent l'évangile donnent l'illumination de la connaissance de la gloire de Dieu, en la face de Jésus-Christ et non pas sans Jésus-Christ ou hors de lui (2 Cor. 3.) ; car cette connaissance de Dieu qui n'est pas fondée sur Jésus-Christ se perd et se réduit à rien, comme Cicéron le dit de Simonides qui, à force de méditer et de vouloir approfondir ce que c'était que Dieu, en vint enfin à ce point, qu'il se trouva plus ignorant dans la connaissance de Dieu que lorsqu'il avait commencé d'y penser. Les Juifs

quables, et que toutes ces choses ont été des figures, des ombres et des types qui se rapportaient à Jésus-Christ, lequel est apparu dans les derniers temps et a parachevé sa course dans la chair, est monté au ciel et se fait sentir tous les jours dans les fidèles par le St. Esprit; et puisque ce n'est qu'un seul et même mystère que celui du Père et du Fils, et qu'aussi « nul ne peut connaître le Père sinon par le Fils; » pour cette cause il est absolument nécessaire que tous les serviteurs de Dieu, qui annoncent le règne de Jésus-Christ, prêchent soigneusement notre seul Seigneur Jésus, dont la connaissance surpasse toutes choses. C'est pourquoi nous devons nous exhorter fidèlement les uns les autres, à ce que nous, qui sommes les ministres de l'Évangile, prêchions uniquement ce Jésus notre Seigneur, sur qui repose tout le conseil de Dieu, afin que nous ne soyons pas trouvés comme des prédicateurs de la loi, ou autrement des prédicateurs mondains, n'enseignant que les pensées de notre propre raison, et que nous ne soyons pas rejetés du Seigneur, comme de faux serviteurs.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut commencer et finir la doctrine et la vie chrétienne, à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ.

Ce n'est pas encore assez que les ministres aient souvent dans la bouche ces paroles : Jésus-Christ notre Sauveur, et d'autres semblables, et de les dire au peu-

sous la résurrection, il faut aussi comprendre tout le reste de la vie de Jésus-Christ, savoir, son ascension dans le ciel et la distribution du St. Esprit, avec les effets qui s'en ensuivent dans la conscience des fidèles.

Il faut aussi bien méditer les prédications de Saint-Pierre, dans le livre des Actes des Apôtres, lesquelles contiennent l'ordre qu'on vient de marquer pour annoncer le salut par Jésus-Christ. (Act. II. IV. V. XI. XVII. XX.) Car elles montrent partout la mort et la résurrection de Jésus-Christ, et annoncent par là la repentance et le pardon des péchés, ce qui est le sommaire de notre Evangile. Il est nécessaire de méditer soigneusement ces sermons des apôtres, afin que nous commencions là où ils ont commencé, et que nous puissions avancer et croître en Jésus-Christ comme eux.

Mais dira-t-on, s'il faut commencer et finir à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ, à quoi servent donc les évangélistes, qui nous décrivent sa naissance et sa vie ?

Réponse. La naissance et toute la vie de Jésus-Christ est une préparation à sa mort, tellement que toute la dispensation de sa vie en la chair et sa doctrine, a été tournée pour servir à notre salut; puisqu'il a été envoyé de son Père et qu'il est venu au monde pour sauver les pécheurs, certainement il s'est toujours fidèlement acquitté de sa commission et a tourné de ce côté-là toutes ses paroles et ses œuvres, autrement il aurait été désobéissant à son Père, ce qui est impie à penser. C'est pourquoi l'esprit qui est en nous ne cherche dans toute sa doctrine autre chose que la parole de sa croix et de sa gloire. De même il contemple les œuvres et les miracles de Jésus-Christ, dans lesquels il contemple le cours intérieur de la grâce et l'opération spirituelle de Jésus-

nous n'étions que pécheurs et ennemis de Dieu, Christ est mort pour nous. » (Rom. V.) Il suit de là que le péché doit nous paraître abominable et extrêmement haïssable, puisqu'il a fallu que le Fils de Dieu mourût pour nous, afin d'enlever de dessus nous ce fardeau du péché, il s'est une fois offert pour-nous par le St. Esprit, et il a trouvé une rédemption éternelle.

Il paraît par là quel fonds de misère et de malédiction il y a dans notre cœur, puisqu'il n'en a pu être purifié et sanctifié que par le sacrifice d'une victime si précieuse, et par l'aspersion du sang d'un Dieu, car rien n'avait pu auparavant remédier à ce mal.

Dieu est le Créateur de l'Homme. Il fallait que l'Homme fût entièrement dévoué à son Dieu. Or cela n'est plus dans sa nature, car il regarde aux créatures, à lui-même et à son propre plaisir, et il fait de soi-même une idole à laquelle il attribue un honneur divin, et il le veut en effet avoir; de là vient que personne ne veut être méprisé.

CHAPITRE IX.

Que c'est en Jésus-Christ, et sans la loi, que l'on doit chercher la connaissance du péché.

Les apôtres ont donné clairement à connaître la corruption de notre nature par la mort de Jésus-Christ, au lieu que les juifs n'ont connu leur péché par la loi de Moïse qu'avec beaucoup de peine; c'est pourquoi ils ont représenté simplement aux païens leur péché, et leur

CHAPITRE XI.

Que les juifs et les gentils sont parvenus à la foi, les premiers sous la loi, et les derniers sans la loi.

Cependant l'Eglise assemblée d'entre les juifs a retenu la loi avec Jésus-Christ en liberté chrétienne, et l'a gardée avec un grand zèle, mais sans préjudice de la confiance qu'on doit avoir en Jésus-Christ, à quoi aussi Malachie l'exhorte en la personne de Dieu, lorsqu'il décrit le règne de Jésus-Christ et qu'il conclut et scèle toutes les prophéties. « Souvenez-vous, » dit-il, « de la loi de Moïse mon serviteur, auquel je donnai à Horeb, pour tout Israël, des statuts et des jugemens. » Pourquoi et pour combien de temps Dieu ordonne-t-il par Malachie de se souvenir de la loi? parce et pour si long-temps, jusqu'à ce qu'ils reconnussent l'impuissance de la loi et son véritable usage, c'est-à-dire qu'ils fussent portés par elle à désirer ardemment la venue du jour du Seigneur, et jusqu'à ce qu'Elie le prédicateur de la repentance fût venu, et qu'il eût préparé le chemin du Seigneur dans le pécheur effrayé. Quand cela est fait, le ministère de Moïse est fini, et cependant il est volontairement gardé sans commandement par ceux qui y sont accoutumés et qui, par l'exercice extérieur de la loi, animent leur foi et se représentent les trésors intérieurs du royaume des cieux, comme l'Eglise apostolique l'a fait à Jérusalem, mais personne d'autre. C'est pourquoi St. Paul n'enseigne point de renoncer à la loi, mais il se charge lui-

même d'une purification selon la loi à Jérusalem, par l'avis des autres apôtres, afin de se faire regarder comme un homme qui reçoit la loi comme bonne, et non pas qui la rejette comme mauvaise. D'autre côté, l'Eglise apostolique de Jérusalem ne voulut point lier les fidèles gentils à la loi, bien que quant à eux, ils eussent tant de zèle pour elle (Act. XXI.); car elle était utile aux fidèles d'entre les juifs qui savaient en faire un bon usage, y étant accoutumés dès leur enfance, ils se ressouvenaient, en pratiquant la loi de leur Seigneur Jésus-Christ, de ses dons, de ses grâces et de leurs péchés. Mais quant aux gentils qui n'avaient aucune habitude avec la loi, elle ne pouvait produire en eux qu'une fausse confiance dans les œuvres, soit qu'on l'enseignât devant ou après Jésus-Christ, comme si l'on n'avait pas tout en lui. Les juifs fidèles, au contraire, reconnaissaient fort bien par expérience que ces œuvres de la loi leur étaient utiles, à l'égard des figures et de leur signification; et ils n'avaient pas lieu d'appréhender de perdre la grâce et de se rejeter sous les faibles élémens de ce monde, tant qu'ils persévéreraient dans la grâce qu'ils avaient obtenue.

CHAPITRE XII.

Différence entre la manière de prêcher Jésus-Christ parmi les païens, et celle de le prêcher parmi les juifs.

Ainsi il y a de la différence entre le ministère apostolique, destiné pour les gentils, qui fut confié à St.

Paul, et le ministère des autres apôtres destiné pour les juifs, dont St. Pierre se servit. Ce dernier est zélé pour la loi sans danger. (Act. XXI.) Mais le premier ne se met point en peine de la loi, et n'a du tout rien à faire avec Moïse que par accident, autant qu'il rend témoignage à leur bien-aimé Sauveur, et qu'il est utile à instruire, à censurer et à corriger, etc. Mais nous qui venons des gentils, et qui avons à faire avec des gentils, et non pas avec des juifs, nous devons annoncer la grâce en Jésus-Christ sans la loi, comme St. Paul avait accoutumé de faire, et non pas nous mettre en peine d'observer la loi avec l'Eglise de St. Pierre assemblée à Jérusalem; car Jésus-Christ nous suffit. Que voulons-nous davantage? (Jean I.)

CHAPITRE XIII.

D'où vinrent les faux apôtres.

De là vient que les faux apôtres se couvraient de l'autorité de Jérusalem, qui avait un grand zèle pour la loi, et se vantaient d'avoir commission de sa part auprès des gentils, mais contre la vérité, et tâchaient de détourner de la foi les gentils convertis, et de les ramener de Jésus-Christ à Moïse. Mais l'Eglise de Jérusalem ne fit rien de semblable, et l'apôtre St. Paul s'opposa vivement à ces mêmes faux apôtres, exhortant les fidèles gentils à demeurer fermes dans la pureté de la foi; pour cela il lui était nécessaire d'avancer beaucoup de choses touchant la pratique, l'usage et la valeur de la loi de

lier entièrement : et c'est par cette confiance que l'on reçoit la grâce par laquelle tous nos péchés passés nous sont pardonnés.

L'esprit de Jésus-Christ y contribue aussi, son opération découvrant et mettant au jour de plus en plus le péché caché et la corruption secrète des cœurs, laquelle il consume de jour en jour, et il purifie journellement le cœur, consume le feu purifie l'argent, et il le nettoie de l'écume et de la crasse du péché. Car le St. Esprit a deux ouvrages à faire en nous. Le premier est, que par sa grâce il rend les fidèles justes et de nouveaux hommes. Le second, c'est qu'il nous aide à devenir les héritiers de la vie éternelle selon notre espérance : ce qui se fait lorsque nous demeurons fermes dans le com-

pandu ce que vous voyez et entendez, etc. Que donc toute la maison d'Israël sache pour certain que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. » Et comme ils dirent : « que faut-il que nous fassions ? » St. Pierre répondit : « Amendez-vous et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, et vous recevrez le don du St. Esprit. (Act. II.) Le Dieu de nos Pères a ressuscité Jésus, lequel vous avez fait mourir, le pendant au bois. C'est celui que Dieu a élevé par sa dextre pour être le Prince et le Sauveur, pour donner la repentance à Israël et la rémission des péchés, et nous sommes témoins de ce que nous disons, et le St. Esprit aussi, etc. » (Act. V.) C'est là un court et parfait sermon, qui contient toute la conduite de Dieu envers les hommes par Jésus-Christ.

CHAPITRE XVI.

Le mystère qui a été caché dès la fondation du monde est que Jésus-Christ est prêché aux païens sans la loi.

Ils dirent : Dieu donc a aussi donné aux païens la repentance pour vivre. (Act. XI.) Les excellentes richesses du mystère, c'est-à-dire de Christ, ont été dévoilées parmi les païens, après avoir été cachées dès la fondation du monde. Celui donc qui, ayant à prêcher parmi les gentils, veut exciter la repentance par la loi, ne fait qu'obscurcir les principaux mystères et la gloire de Jésus-Christ, savoir que le St. Esprit est envoyé également

qu'on la peut trouver, afin que personne ne s'imagine que le désir sérieux qu'il a de s'amender vienne de lui-même, sans l'opération de Jésus-Christ, et ne se persuade faussement qu'il est bientôt près de Dieu.

CHAPITRE XVIII.

Qu'il faut toujours croître dans la connaissance de Jésus-Christ, et que chacun doit examiner sa propre Foi.

Il faut que cette doctrine, que nous venons d'exposer, croisse journellement dans les Eglises et dans les fidèles, qui doivent s'assurer de plus en plus de leur vocation, en examinant soigneusement et en ranimant leur foi; car quiconque n'avance pas dans la connaissance et dans le sentiment de Jésus-Christ, décroît et recule, ou bien même, il n'a jamais encore bien été dans le droit chemin. C'est à quoi servent les exhortations de St. Paul, dans lesquelles les pasteurs doivent s'exercer soigneusement.

D'autre côté, l'élection et la grâce de Dieu, de laquelle tout dépend, ne périt jamais; cependant il faut enseigner au peuple de s'examiner soi-même, et de voir si cette élection et si cette volonté miséricordieuse de Dieu par Jésus-Christ a eu lieu en eux et a été exécutée ou non, c'est-à-dire, que chacun sache ce qu'il a véritablement reçu de Jésus-Christ, et ce qu'il lui manque en l'intelligence et en la connaissance de Christ, qui n'est autre chose que le renouvellement du cœur, et

sortes de maux et d'abominations, et l'on ouvre la porte à toutes sortes d'erreurs.

Or il nous semblerait que la manière la plus sûre pour bien parler des sacremens est celle-ci : premièrement, que ce ne sont pas de simples cérémonies, que les hébreux appellent hukkim, car elles ont été des ombres et des figures de Jésus-Christ qui devait venir, lequel est maintenant présent dans son Eglise et y demeure jusques à la fin du monde; mais ce sont des mystères de Dieu

CHAPITRE XXI.

De l'administration du baptême.

C'est pourquoi nous prions et exhortons que celui qui baptise accoutume son peuple à apporter leurs enfans le dimanche, pour les faire baptiser, lorsque l'Eglise est assemblée; car, comme on l'a dit, c'est un sacrement de l'Eglise, c'est-à-dire du peuple fidèle. C'est pourquoi il ne le faut pas administrer sans que l'Eglise soit présente; car si l'Eglise n'est pas présente, le baptême n'est point un sacrement de l'Eglise, mais un simple lavement d'enfant.

Et quand une sage-femme superstitieuse baptise un

nier à la table du Seigneur, chaque serviteur de Dieu, zélé et bien intentionné, saura bien trouver de lui-même tous les moyens raisonnables pour soutenir l'honneur de son Seigneur, afin de n'être pas puni de sa négligence.

Premièrement « l'Écriture , » c'est-à-dire la loi et les prophètes , « nous rend sages à salut , » c'est-à-dire nous conduit à Jésus-Christ et nous apprend à croire en lui , pour obtenir le salut et la vie éternelle. Car qu'est-ce que Moïse peut faire d'autre par ses commandemens , qui nous montrent comment nous devons être , et nous menacent de la mort , si nous ne sommes pas tels , sinon qu'il excite en nous un désir d'être unis à celui qui justifie le méchant et donne l'homme intérieur , pour ne pécher plus ? Quelle grande sagesse y a-t-il à reconnaître par le moyen de la loi et des commandemens , qui nous animent contre Dieu , que nous devrions être sans convoitise charnelle ? Et où est celui qui est tel par la loi ? Personne. C'est pourquoi elle nous rend sages et prudents , pour obtenir le salut par la foi en Jésus-Christ , qui , par le St. Esprit , offre premièrement la parole de la croix , qui fait mourir la convoitise ; ensuite la parole de la vie ou la vertu de la résurrection , laquelle nous donne des sentimens spirituels et célestes. C'est ainsi que la loi est bonne , pour celui qui s'en sert bien. Et à cela servent les figures du tabernacle du témoignage , du chandelier d'or , de la table des pains de proposition , de l'arche de l'alliance et du sanctuaire , comme aussi tous les sacrifices , et pour tout dire en un mot , tout le service mosaïque , qui nous manifeste et nous fait voir qu'il n'y a rien de bon en nous , c'est-à-dire dans notre chair , puisqu'il nous enseigne comme quoi nous sommes éloignés de la sainteté , tant à l'égard de Dieu qu'à l'égard du prochain , par rapport aux deux commandemens qui regardent Dieu et le prochain. Il nous enseigne la croix et la résurrection de Jésus-Christ , dans tout le peuple , qui , après avoir été souverainement abaissé , est élevé , et qui , dans sa nécessité , obtient une délivrance

revient-il de censurer vivement une personne qui est absente, et d'entretenir ses auditeurs qui sont présents, de ces paroles inutiles, au lieu de leur adresser de bonnes instructions et des censures dont ils auraient besoin? C'est tout de même que si l'on vouloit donner du remède à un mort, et qu'on laissât périr un malade dans sa maladie. Celui-ci aurait besoin de remède, on ne lui en donne point; et celui-là c'est-à-dire, le mort, ne tire-aucun avantage de ce médicament, sinon qu'il en viendra tant plutôt à puer. Ainsi nous ne gagnons rien sur les étrangers, par nos discours emportés, et nous laissons notre troupeau qui est présent, croupir dans ses convoitises charnelles, au lieu que nous pourrions, et que nous devrions servir à l'en tirer par des censures faites de la manière qu'il convient. Ainsi nous faisons du mal de tous côtés, en ne nous tenant pas à la règle de Jésus-Christ; car cela excite mal-à-propos

savoir, parce qu'on est plus attentif à faire qu'on évite le mal, et qu'on s'en garantisse, qu'à porter les hommes à faire le bien par Jésus-Christ; ce qui est pourtant la chose qui convient proprement aux Chrétiens.

CHAPITRE XXVII.

Qu'il convient de prêcher la vérité, comme la tirant de l'Ecriture sainte, et non en se fondant sur l'appui d'aucun homme ou parti, ni parce que le magistrat le commande.

Les pasteurs doivent aussi employer, également pour tous, le glaive de la Parole de Dieu, et n'épargner personne, soit homme ou femme, maître ou serviteur, ami

les seigneurs, et particulièrement en leur absence, où la chose n'est nullement nécessaire, et est sans fruit. Gens qui, quand les seigneurs sont présens, et qu'ils devraient rendre témoignage à la vérité, les flattent honteusement; et qui tiennent une telle conduite, pour attacher à eux le commun peuple, qui prend plaisir à entendre médire des autres hommes, et particulièrement de leurs souverains seigneurs, et les censures qu'on leur fait.

En un mot, rien de tout cela n'est bon, il ne convient point à un ministre de Jésus-Christ, de soumettre à lui-même ni les sujets, ni les magistrats, et de se donner pour quelque chose; mais au contraire, les prédicateurs et ministres de la Parole doivent et sont obligés d'avancer l'édifice de Dieu, et de conduire absolument les fidèles à Jésus-Christ leur Seigneur, sans aucun égard à leur propre personne. Mais malheureusement nous voulons être aimés, et n'être haïs de personne; ce que nous

CHAPITRE XXX.

Exhortation à la régence de Berne, nos souverains seigneurs.

Ainsi, souverains seigneurs, quand même on dirait quelque chose de vif et de trop haut contre VV. EE. contre vos propres personnes, ou bien aussi contre les baillifs et les commandans du pays, il vous sera certainement honorable et glorieux, de ne le prendre point en mauvaise part, mais de considérer par ordre et au nom de qui le pasteur ou le prédicateur parle; savoir, qu'il porte la Parole de Jésus-Christ, comme un messenger et un envoyé celle de son seigneur, de qui il fait

trop promptes à prendre feu, comme on parle; à moins qu'il ne parût visiblement qu'il s'y mêle une mauvaise intention et un dessein pernicieux; alors il faut punir sans doute. En quoi vous saurez bien vous conduire.

Nous parlerons présentement en particulier de notre correction, comme s'ensuit.

corps et de son bien, il est soumis au glaive et à l'administration extérieure. Un chrétien est à la vérité céleste ; mais non pas absolument tant qu'il est dans cette habitation terrestre, dans ce corps mortel ; c'est pourquoi il ne doit point se soustraire à l'ordonnance terrestre ; quoiqu'il y doive croître journellement et devenir toujours plus céleste. Car un chrétien s'avance et s'élève



bornes ; c'est au magistrat à les redresser ; et les ministres ne doivent guères s'en mêler, car cela n'est pas le principal point de leur emploi ; et d'ailleurs une telle affaire entraîne un changement des constitutions communes du pays, lequel on ne doit pas entreprendre sans une expérience consommée et une mûre délibération de gens sages et habiles ; à moins qu'on ne vît une injustice manifeste, comme on en voit en quelques endroits, dans les censes de blé et de vin. D'ailleurs chaque ministre doit avertir ses auditeurs s'il arrive qu'ils y soient intéressés, qu'il n'y a point de péché ou d'injustice à donner ce qu'on leur demande injustement, mais qu'il y a du péché à prendre injustement.

Il faut avoir devant les yeux cette unique règle, c'est qu'il faut agir avec charité ; et que chacun fasse à l'égard des autres ce qu'il voudrait et verrait avec plaisir qu'on fit à son égard, en cas pareil.

Il faut encore remarquer avec soin que ces sortes de choses, comme aussi acheter et vendre sa marchandise, et le travail de ses mains, tels sont les ouvrages des tisserands et des cordonniers, etc., appartiennent aux réglemens extérieurs ; et doivent toutes être réglées en quelque manière selon la charité, et n'appartiennent point au pur et simple Evangile, qui n'a pour objet que les consciences. Mais dans le véritable christianisme qui est intérieurement et de lui-même et de bonne volonté, à servir le prochain, on prête et l'on n'en espère rien en échange ; et même on n'y possède du tout rien, comme en propriété. Mais dans cette affaire il faut que chacun prenne bien garde à l'esprit qui l'anime, et à ne pas agir par un zèle charnel, et ne point donner au dehors ce que son cœur possède encore. Il faut qu'Ananias nettoie



repentance , cependant il est bon et nécessaire , que les enfans sachent les dix commandemens , et que les pasteurs dans les catéchismes les leur impriment dans le cœur , de la manière que le Seigneur l'a fait dans son sermon sur la montagne , (Matth. V. VI. et VII.) afin que la jeunesse apprenne à régler son cœur devant Dieu , comme c'est aussi au cœur que Dieu a particulièrement égard. Il serait aussi à souhaiter que les vieillards ne se fissent point de honte d'apprendre les mêmes choses , et de recevoir humblement les mêmes instructions avec et parmi les enfans , afin qu'une fois enfin nous devinssions tous bons chrétiens , et que nous n'en demeurassions pas à la seule profession extérieure.



devons nous accommoder à la portée des simples, et nous rendre intelligibles, autant qu'il est possible; et ne pas fabriquer de nouveaux articles de la connaissance de chaque dogme.

CHAPITRE XXXVII.

De la conduite et de la probité des ministres et des pasteurs en général.

Il est toujours vrai ce que dit le Prophète, « tel qu'est le sacrificateur, tel est le peuple ; et tel qu'est le peuple

le conseil de Dieu, qui est caché sous la lettre. Sans cela on lit ordinairement l'Ecriture sainte sans dévotion, comme une histoire mondaine, et l'on y exerce uniquement sa raison. Aussi cela ne produit-il autre chose, qu'une sagesse enflée et charnelle, que l'on propose ensuite au pauvre peuple, comme venue de Dieu et tirée de sa Parole. C'est pourquoi St. Jaques dit fort bien dans son Epitre : « Si quelqu'un d'entre vous a besoin de de sagesse, qu'il la demande à Dieu , qui la donne libéralement, etc. » (Chap. I.)

Quand on a ainsi présenté à Dieu la prière d'un cœur pénitent et altéré de la grâce, alors il faut ouvrir le Livre, et le lire comme la Parole de Dieu, ainsi qu'il est véritablement, et non pas comme la parole des hommes; en persévérant dans le désir qui a dicté la prière qu'on vient de faire, jusqu'à ce qu'on sente quelque peu d'intelligence divine découler d'en haut, que le lecteur doit incessamment recueillir avec soin, et penser d'abord que le St.-Esprit parle en lui, pour le censurer et le corriger; c'est-à-dire, le lecteur doit se regarder comme écarté de toutes les créatures, et agir uniquement avec Dieu; avec un esprit simple et consacré à son service, et ne pas se mettre en peine de ce qu'il doit dire au peuple, mais comment il pourra lui-même recevoir de Dieu de nouvelles lumières.

Il faut alors que le lecteur compare ensemble d'autres passages de l'Ecriture, avec l'expérience que sa foi a faite auparavant, lorsqu'ils pourraient paraître opposés à l'intelligence qu'il aurait présentement, et prier de pouvoir les concilier ensemble; et persévérer constamment dans cet exercice, jusqu'à ce que la vérité de cette même Ecriture reluise vivement dans le cœur ; afin que

CHAPITRE XXXIX.

Que les ministres doivent conférer amialement ensemble sur l'Ecriture Sainte.

Il serait fort utile pour ce dessein, que nous fussions toujours disposés et prêts à conférer ensemble sur l'Ecriture Sainte, particulièrement chacun avec son voisin, qui aurait aussi de la piété, et qui désirerait de croître en la connaissance de Jésus-Christ Notre Seigneur. Il faudrait aussi que tous nos discours et nos conversations familières avec tous les hommes, fussent de la même nature, comme gens qui aurions vivement à cœur la gloire de Dieu, et le règne de Jésus-Christ. C'est là ce que les anciens pratiquaient; et c'est ce que nous avons fait aussi dans ce siècle, dès le commencement que l'Evangile a été prêché, disputant avec chacun touchant notre Evangile, et contre le Pape. Mais il faut bien prendre garde de n'être pas choquans, ni emportés, ni opiniâtres, comme gens qui veulent défendre à quelque prix que ce soit l'opinion qu'ils ont une fois embrassée. Car quand on trouve dans un autre homme quelque chose de Jésus-Christ et de ses dons, quelque petit que cela soit, il faut en rendre grâces à Dieu, et agir avec lui prudemment, pour lui aider à faire fructifier ces dons, et ne pas éteindre les esprits; par là une ame tournée vers Dieu parvient à une grande connaissance des œuvres de Dieu. Ces conversations servent aussi à nous

gloire de Dieu dans le salut de l'Eglise par Jésus-Christ, et rien de plus.

Ainsi il n'est pas nécessaire de prescrire de longues règles, sur ce sujet. La vérité a son siège dans les ames et l'amour de Dieu en règle la distribution. De cette manière on n'épargnera aucun pécheur, on n'offensera pourtant personne par des censures aigres sans cause; le peuple qui écoute sera édifié; ceux qui sont de dehors seront recommandés à Dieu; et l'on n'excitera pas tant de querelles, comme cela se fait malheureusement aujourd'hui; de quoi il a été parlé ci-devant plus au long. Dieu veuille remettre les choses en meilleur état dans nous tous. Amen.

CHAPITRE XLI.

I.

Qu' il faut lire modérément les livres profanes.

On peut bien cependant lire aussi des livres profanes, comme par exemple des histoires, pourvu qu'on le fasse avec discernement et avec jugement, et dans la vue d'y exercer simplement notre raison, et d'y apprendre à connaître la nature des affaires de ce monde: mais non d'y chercher ce qui ne peut servir à notre conversion, ni à l'édification de l'Eglise. Ainsi il faut que toutes nos instructions, nos exhortations, nos censures et nos corrections, soient tirées de l'Esprit de Jésus-Christ, et de l'Ecriture Sainte, quoiqu'il puisse quel-

cours, sur semaine, dans le milieu du temple, sans monter en chaire, et de la manière la plus simple. Et si nous sommes si prompts à nous en dispenser, c'est une preuve que nous avons bien peu à cœur la gloire de Dieu, ou bien que nous faisons plus d'attention au plus grand nombre qu'au petit troupeau et aux gens de bien, à qui nous devrions souhaiter perpétuellement d'être utiles. Il y a cependant plusieurs frères qui se font un plaisir de prêcher tous les jours ; c'est une diligence que nous louons, comme une marque d'un bon zèle.

par les faire souvenir de la grace de Dieu en Jesus-Christ, qui se tient et se veut tenir près des siens dans leurs afflictions ; et leur représenter, comment les vrais Chrétiens attendent avec soins la venue de leur Seigneur, et de déloger ou d'être appelés à sortir de ce monde. Que s'ils ne trouvent pas cette disposition en eux, il faut pour les consoler, les conduire à la repentance, puisque par là ils apprennent à reconnaître leur amour propre et la faiblesse de leur foi ; et qu'ils prient le Seigneur de leur augmenter la foi, afin que nous, qui

n'y touchent pas du plus petit doigt. Loin de nous une telle conduite, de nous, dis-je, qui sommes les successeurs des apôtres ! Au contraire, puisque nous prêchons la croix de Jésus-Christ, nous devons porter avec nous en notre corps mortel, la mort de Jésus-Christ ; et prouver efficacement par une vie céleste, la résurrection de Jésus-Christ, à laquelle nous devons rendre témoignage ; mais c'est ce que nous ne faisons pas si nous attachons nos cœurs à ce monde, comme font les autres, qui n'ont que des affections charnelles. Nous devons avoir notre domicile dans le ciel, comme gens qui sont ressuscités avec Jésus-Christ. C'est par là que nous excitons nos Eglises à rechercher avec soin « les choses qui sont véritables, raisonnables, justes, pures, aimables et lou-

pour nous et nos sujets, tant de la capitale que du canton, après la dispute que nous fîmes faire alors, et que nous avons juré à main levée, de cœur et de bouche, que nous observerions avec le secours de Dieu, dans la doctrine et dans la conduite, tout comme les autres ordonnances, et les loix civiles du pays; ce qui ne se peut pas bien exécuter constamment, à moins que vous les ministres des Eglises, semblables à une bonne source toujours abondante en eau pure et saine, ne présentiez au peuple, qui a soif de la justice, une doctrine saine

nous sommes liés et engagés comme de nouveau, à maintenir le St. Evangile, à l'égard de la doctrine et à l'égard de la conduite, parmi nous et parmi nos sujets, autant que notre autorité peut s'étendre, et que le Seigneur nous en fera la grace : ce que les députés de tous nos sujets, qui ont paru devant nous, il n'y a que peu de jours, ont aussi souhaité que nous fissions ; et là-dessus, ils ont eux-mêmes volontairement remis en force chez eux nos édits précédens de réformation.

« C'est pourquoi, comme aussi en partie pour remédier au dégoût des autres, nous avons été occasionnés de convoquer un synode de vous tous, qui êtes nos ministres et pasteurs, ainsi qu'il a été fait : ayant donc été assemblés ici à Berne le 9 janvier de la présente année 1532 vous vous êtes exhortés l'un l'autre sérieu-



et édifiante, mais prononce des paroles injurieuses propres à détruire, par malice et par insolence, ou par le mouvement de quelque passion; soit que cela se fasse contre des gens du pays, ou contre des étrangers; contre homme ou femme, contre les magistrats ou les sujets. Cependant nous ne pousserons pas la sévérité trop loin contre qui que ce soit. Mais comme la plus grande partie de ces actes vous regarde vous-mêmes vous et votre emploi; aussi nous voulons et entendons très-sérieusement, que chacun de vous les observe dans sa doctrine et dans sa conduite, soit à l'égard de son

Eglise à réédifier.

1° *Des biens.* Donnés par la piété, les biens d'Eglise avaient été, à Berne comme à Zurich, consacrés à des saints usages, comme aux besoins de l'Eglise, à la fondation des écoles, au soulagement des pauvres. A Neuchâtel, il en fut différemment. La Seigneurie commença par prendre en séquestre la fortune de l'Eglise, en attendant le jour où les Neuchâtelois, revenus d'un premier entraînement, retourneraient à la religion de leurs pères. Puis elle trouva des motifs pour ne pas s'en dessaisir :

taire. Bientôt la douceur qu'ils avaient trouvée dans les colloques et le besoin de s'unir pour pourvoir aux grandes nécessités de l'Eglise, les conduisirent à la pensée de régulariser ces assemblées. Il fut convenu que les réunions fraternelles auraient lieu toutes les semaines, alternativement à Neuchâtel et à Morat. Ce fut l'origine des classes ou synodes. La prière commune, les nouvelles du règne de Dieu, les progrès de la réforme ou de l'évangélisation, les avis fraternels, les divers intérêts de l'Eglise et des Eglises, occupaient la sainte convocation. On s'entretenait fréquemment des usages des diverses communautés, pour leur emprunter ce qu'elles avaient d'appliquable. Se présentait-il un nouvel ouvrier, on l'examinait, on le recommandait à Dieu et on lui marquait son lieu et son travail dans la moisson. On cher-

Cette sentence est remarquable, en ce qu'elle nous montre l'état des choses à Grandson. En tout débat, Farel était condamné par la justice inférieure, composée des gens de l'endroit, il était absout par MM. de Berne, qui en appel prononçaient en sa faveur. Une autre sentence rendue contre noble P. Mayor, d'Avenches, résidant à Grandson, du 13 janvier 1532, prouve le même fait.

(A la page 36.)

PASTEURS DONNÉS AU BAILLIAGE DE GRANDSON.

Comme les villages du Bailliage de Grandson qui avaient embrassé la Réformation n'avaient pas de pasteurs,

comté de Vallangin souhaitaient d'entendre la Parole de Dieu et que quelques uns l'avaient déjà reçue et d'autres seraient disposés à la recevoir n'estoit les mauvais traitemens et les fortes défenses du maître d'hôtel; vu aussi ce qui s'est passé à Dombresson en faveur de la réformation, et il a de sa propre autorité fait dire la messe dans ce lieu, et a de plus fait défense sous peine de corps et biens que personne n'eut à aller écouter la Parole de Dieu, et fait d'autres choses qui ne se devoient pas faire, vous ferez ce qui suit.

Vous direz toutes ces choses à la comtesse et à son

LE LIVRE DE REMARQUES D'ETIENNE BESANCENET.

Ce livre de Remarques est intitulé *Mémoire de ce qui s'est passé au Locle, écrit par un prêtre et curé dudit lieu*. Le prêtre et curé était Etienne Besancenet.

En voici quelques extraits : L'an 1519, Etienne Besancenet, prêtre et curé du Locle, eut volonté et dévotion d'aller visiter le lieu du sépulcre de notre Sauveur

furent 64. Le vin valait 8 liv., le froment 5 liv. le muid. Le 21 avril 1526, Estienne Betancenet et les paroissiens de Loclé marchandèrent avec Nicolas Cholet, de Forcen-trui, et M^r Nicolas Robert, pour refondre une cloche qui s'était rompue. Et lui donnoit-on pour un chacun cent de refondre audit Banderet treize testons; et les paroissiens mirent de nouvelles matières que ledit Banderet fournit douze cents, et c'estoit le cent 9 écus rendu en cloche pour toutes coustes et missions; fut fondue le 17 de mai, et fut pesée le 19, et pesa 2,924 liv. et se monte le tout à 115 écus au soleil.

Le jour fête St.-Pierre elle fut bénie, baptisée et



— 100 —

castée, ni irritée. Ce qu'il a promis il le tiendra. Il ne demande point le vôtre, mais vous veut donner un héritage, un royaume, et vous faire bourgeois d'une cité si noble que vous serez si bien maintenus, et aurez tant de libertés, franchises et tant de biens, que jamais oureille n'ouït, œil ne vit, ne cœur d'homme ne pensa. Aussi passe tout. Hélas! mes frères, vous avez tant prins de peine pour un alliance d'un jour (car mille ans n'est qu'un jour), et pour estre maintenus aux biens corporels et qui ne durent rien. Pourquoi ne prenez vous courage pour l'alliance éternelle, pour pouvoir

ADAMUS A FAREL.

Du 5 novembre 1552.

Le lieu d'où cette lettre est écrite n'est pas marqué.
Ecclesiastæ Moratensi Guillelmo Farello, Morati,
Salutem, gratiam et pacem a Deo per Jesum-Christum.

Quid in via nobis acciderit accipe. Primum ab Yvoniaco a cæna solvimus, et viviacquæ venimus pransum, ubi de Christo locuti sumus cum hospite et hospita, in-

sum apud te, aut Frumentum, vel Simonem Aquilensem aliquot libros; si id tuo sedeat animo, ad me perferendos curabis; (nam librorum penuriâ hîc maxime laboratur) cum sarcinulis Olivetani. Da operam ut Biblia corrigantur, et ita imprimantur, ut tibi à me dictum fuerat; hoc est, gallicè, characteribus majusculis, sit altera columna major. Latinè verò minutioribus, sit altera minor, ambœ in eadem pagella et litteræ indices scribantur in margine et annotationes biblicorum Colinei, nimirum videntur utiles. Salutabis fratrem et amicum Franciscum a Rive, cui has communicabis, ut cum sarcinulis Olivetani ad nos mittat libros illos gallicos Petri Bibliopolæ, potissimum quos puriores cognoverit. Non vacarit ad eum

SYNODE DES VAUDOIS.

Voyez sur ce sujet le récit de P. Gilles et celui du père Maimbourg. Il n'est pas difficile de concilier ces deux auteurs. Pour le fait il faut admettre que les Vaudois avaient fait plusieurs voyages auprès des réformateurs en Allemagne et en Suisse, que les réformateurs les avaient exhortés à se séparer entièrement de l'Eglise romaine et à ne point participer à son culte ; que des ministres de Suisse, étant allés dans les vallées et ayant dit aux Vaudois les mêmes choses, les sentimens des Vaudois se trouvèrent partagés sur ce sujet. Ils prirent alors le parti de convoquer un synode pour prendre une résolution finale. On convint qu'on invi-

quelque condition qu'elle soit. Ains que quiconque n'a le don de continence, est obligé de se marier, et que partant quiconque défend le mariage enseigne doctrine diabolique. Que les ministres de la parole de Dieu ne doivent point estre changé de lieu à autre sinon que ce soit pour la nécessité et profit de l'Eglise, et que le ministre peut posséder quelque chose en particulier pour nourrir sa famille sans préjudicier à la communion apostolique.

11° Que J.-C. n'a ordonné à son Eglise que deux

dépit se retirèrent pour vivre en leur particulier, non sans témoigner leur mécontentement au préjudice des Eglises des Vallées; car ils égarèrent ce qu'ils purent des écrits et mémoires des anciens Vaudois. Cependant les autres pasteurs et le peuple bien unis se disposaient à mettre à exécution les résolutions prises quand survinrent les persécutions et les guerres qui seront racontées plus tard.

O Dieu éternel, père de toute miséricorde, tu as promis à tes enfans de leur donner tout ce qu'ils te demanderont en foy, sans rien leur refuser, moyennant que ce soit chose iuste et raisonnable. Tu as toujours exaucé les tiens enfans oppressés, de toutes choses. Tu sais maintenant qu'il est besoing à ce povre peuple, mieulx que luy ne insy, c'est qu'ils ouent (oyent) principalement ta parolle : combien que nous tous avons été ingrats de te recongnoistre pour nostre seul père, et celuy que tu as envoyé ton propre fils Jésus-Christ à la mort pour nous, pour notre seul Sauveur, avocat et maistre. Toutesfois, Seigneur, tu nous a promis que toutes fois et quantes que le povre pécheur se retirera à toy, par le moyen de ton fils Jésus-Christ, nay de la Vierge Marie, tu le exauceras. Car nous sçavons et si sommes assurés que tu ne demandes point la mort et la confusion des povres pécheurs, mais veulx qu'ils se convertissent et vivent. Et si veulx qu'ils soyent retirés de tenebres dydolatrie, d'erreur et de mensonge, en vraie repentance, non pas qu'ils demeurent tonsiours sous ceste grande tyrannie de l'Antechrist, sous la main du dyable et de ses serviteurs, qui sont les faulx prophètes, ennemis et adversaires de la sanicte parolle contre laquelle ne font que batailler par leurs faulses doctrines, malices et inventions humaines, controuvées de leurs testes, ne tachant à autre chose qu'à ruiner et dissiper ton œuvre, ainsi que satan leur seigneur et maistre a fait dès le commencement du monde. Parquoy nostre Père tu vois ce povre peuple, qui est aveugle et conduit par les aveugles, tellement qu'ils sont tous tombés dans la fosse de perdition, et ne pourroient estre relevés si ce n'estoit de ta bonté, et miséricorde. Il te plaira donc, Seigneur, le relever et

La lecture du teste de l'Evangille fut faite de St. Mathieu au septième chapitre ainsi que s'en suit :

Donnez-vous garde des faulx prophetes , qui viennent à vous en vestemens de brebis , et par dedans ce sont des loups ravissans ; vous les congnoistrez en leurs fruicts.

Nostre Sauveur Jesu Christ, vray Dieu et homme, conceu du St. Sperit, nay de la vierge Marie, congnoissant les choses lesquelles debvoient adyenir à ses apotres, et finalement à nous, les exortoît d'estre sçages et prudens comme serpens et simples comme columbes, pour et affin qu'ils se deubssent donner garde des faulx prophetes qui debvoient venir à eulx, en vestemens de brebis, et de ceulx qui desia étoient venus au monde, donnant à entendre que les faulx prophetes et l'Antechrist ne viendroît pas en face ydeuse aux hommes, se disans estre des trompeurs, mais soubs la couleur de sainteté et en la plus belle apparence du monde apparoistront, en sorte que les enfans de Dieu y seront deceus, tant sera belle et apparente leur doctrine et vie, ils seront colorisez de toute sainteté, vestus de peau de brebis, ayant leur deffense et bouclier des saintes Escriptures, mal entendues et interpretées à leur fanteizie. A ceste cause nostre Dieu ne veut pas avoir un peuple fol ne esservelé, mais qu'il soit doüé d'une grande prudence de Dieu, non pas comme celle des enfans de ce siècle, ou du monde, ains comme vrays enfans de lumière, à sçavoir congnoistre et discerner ces esperits, si sont de Dieu. En la loy de Moyse, on faisoit grande différence des bestes nettes aux immondes; par plus forte raison debvons sçavoir discerner et congnoistre ce que nostre Dieu nous a baillé par ses

facilement nous vaincrons nous ennemys : car c'est la voye plus seure et plus briefve que nous puissions avoir que ces armeures, par lesquelles nous fault vaincre les faulx prophetes, à l'imitation de nostre bon Sauveur Jesu Christ qui par sa vie et conversation a convaincu ses ennemys et adversaires les Scribes et Pharisiens, leur amollissant le cueur par sa douceur et benignité, non pas à battre ne à frapper, non pas à tuer ne brusler, ainsi que font les tyrans et adversaires de sa parole. Voici donc le souverain moyen et les principales armeures des enfans de Dieu, pour se défendre des faulx prophetes, de satan et du monde, voire de les ruiner et abbattre avec ce cousteau de la parole de Dieu. Aussi l'enfant de Dieu Jesu Christ n'a autres armeures pour se défendre contre ses ennemis les faulx apostres, contre les Scribes et Pharisiens, ne contre satan, que ceste douceur, avec le cousteau de la parole du Dieu, qui

terre, mettre en division et debat les ungs les autres ; mais cependant que les nostres ont reigné nous estions en bonne paix et amytié les ung avec les aultres, nous avions tant de bien, tant de bonnes années que c'estoit merveilles, mais d'empuys que est venus prescher cette loy y n'y a eu que guerres, famines, pestes, mauvaises années, divisions, noyses, malveillances les ungs contre les aultres. Certes, si vous estes de Dieu envoyez, comme vous dites, vous pourteriez le pain avec vous, non pas la guerre, car là out est paix, Dieu y est.

Or, mes frères en nostre Seigneur Jesu Christ, vous voyez ici les propos et allégations que l'on faict à présent contre nous, lesquels fault confuter, et donner entendre évidemment par bonnes raisons et autorité d'escriptures, qui a le droict ou le tort, ou vos prebatres ou nous, et qui ont les faulx prophetes desquels J.-C. parle, car il fault que les ungs ou les aultres vivent mal, veu que

nostre seigneur reprochoit aux Sacer-
siens qu'ils estoient aveugles, et conduict
et pource que vous dictes que vous voyez
point de péché, vostre péché demeure.
est faict de nostre seigneur J.-C. aux
n'avoient pas tant d'orribles blasphèmes
latries que ont de present les nostres, pe-
soient exemps d'estre reprins de luy. Qu-
se disent iustes et saints, par leurs m-
comme les aultres du commun peuple,
de l'Eglise, et pardonneurs de péchez, p-
pardons, confessions, oriculayres, mess-
d'aultres tracasseries, ou badinages, qu'i-
de leurs testès; ce que les Pharisiens n-
entreprendre faire. Et ne fault pas qu'ils
font à la mémoire de la mort et passion
veur et Redempteur J.-C., car leurs
mentent, ils le font en la mémoire pre-
vierge Marie, mère de Dieu, de Pier-
Clite, de Grisogone, de Cosmes et de
leurs communicantes, en leur messel.
venir à plus grande probation des choses

à ceulx qui ont cogneu la vérité : car Dieu est bonne , et nulle est à reiecte use avec action de grâces, car elle est parole de Dieu, et par oraysons ; or chacun de vous peult iuger en soy, si dis vérité ou mensonge.

JEAN NOLARD A G. FAREL

A mon très-cher et honoré frère
Jésus-Christ, M. Guillaume Farel, m
Parole de Dieu en l'église de Morat.

La grâce et la paix de Dieu notre
seigneur J.-C. ! Très-cher frère, je r
par J.-C. pour votre charité et soin
pour moi et pour tous les frères, con

FAREL A BERTHOLD HALLER.

**Salutem, gratiam, pacem et misericordiam a Deo
Patre nostro per servatorem et Dominum nostrum Jesum.
Jam fidem meam liberassem, mi Bertholde ter carissime**

scriptura habet de luce Evangelii, quæ nobis
Sic quæ legis populo proponuntur benedictione
erunt. Verum si a figura ad veritatem fiat transi-
carne ad spiritum. Nam sicut ille benedictione in
domi et foras, sic pius in omnibus fructum feret,
contigerit, potens fide, certus spe, alacer cha-
gloriam Dei accipiet, boni consulet inque be-
vertetur. Non attolitur prosperis, sed gloriæ De-
proximo succurrit. Adversis non frangitur, sed
persecutiones feret. Nullâ viâ dimoveri a charita-
poterit.

Quæ piis contingere in Domino sperantibus ac-
nos, ut qui apertam magis habeamus Patris in-
nam voluntatem, potentius fide nitamur haud h-
cum qui pro nobis filium dedit non deserturum
sanctissimum ad futurum. Ultiones impiorum c-
faciant severiorem manere ultionem eos qui lar-
tiam, salutem et vitam spernant quanta nobis

tur; gravius desævituram iram in impios, incredulos non parentes verbo, quàm unquam in majores, adeo ut majores sint intentandæ minæ infidelibus quam uspiam legantur in prophetis, sed lenitate et benignitate servata quam Christus ex se discendam jubet, nolente cœlo ignem immitti quod et apostoli docentes poscunt. Verùm jam plus satis tibi acutius intuenti de eis locuti fuimus, nec opus erat ut hæc posceres ex nobis. Nostrum erat te audire quod te per Christum abtestamur, præstes nempe quid sentias super adductis, et quod passim fit, ubi imperitiores de re aliqua prolocuti sunt suam proferunt qui plus valent et possunt in litteris sententiam. Puderet sanè memet hæc voluisse tibi vel per quamvis occasionem, sed postquam ita jussisti non puto parere tibi in re hâc volentem gravius peccasse cùm obsequendi gratia, et ut datur, studio gloriæ Christi hæc adnotarim, tuum expectans judicium. Vale felix, ut suos felices facit Dominus. Cupio salvere omnes. Salutat te qui tuas reddidit litteras. Murati quinto Martii 1538. Tuus totus Parellus.

Orbe. — Un frère mineur y prêche vivement contre les réformés; il est insulté par un réformé. — Tumulte à cette occasion. — Farel y est mal reçu. — Chefs d'accusations,

forme. — Soins des seigneurs de Berne pour les r
de Neuchâtel et de Valengin. — Hommage nouvea
a la comtesse de Neuchâtel. — Règlemens nouvea
rel maltraite à St. Blaise, est protégé par les Bern.
formation à la Bole et à la Grate. — Difficulté des
avec la comtesse de Neuchâtel pour un couvent.

(Pages 67 à 74.)

VIII. Mouvemens pour et contre la réformation
tiers Grand-Val. — Difficulté entre ceux de Mouti
Chapitre. — Soins des Bernois pour les réforme
Chapitre est protégé par l'état de Soleure. — Les
réglent la pension des ministres. — Accommodement
les parties. Nouveaux efforts des Bernois auprès d
noines.

(Pages 74 à 87)

IX. Genève. La sentence de Payerne n'est pas ex
Alliance renouvelée avec Berne et Fribourg. — N.



punit quelques-uns à cause de leur opiniâtreté. — Nouvel édit contre eux.

(Pages 150 à 145.)

VI. Pays de Vaud. — Viret dispute à Orbe avec un moine. — Nouveaux troubles. — Nouveaux ministres dans le bailliage de Grandson. — Histoire de Jean Le Comte. — Troubles à Grandson, à Onnens et à Payerne. — Alliance renouvelée entre Berne et Payerne. — Le conseil de Payerne maltraite les réformés, nonobstant ses promesses. — Lettre pastorale de Farel. — Règlemens louables de Vevy. — Voyage du duc de Savoie dans le pays de Vaud. — Il préside aux Etats assemblés à Morges. — Réflexion sur ce voyage.

(Pages 145 à 160.)

VII. Propositions captieuses des cinq cantons catholiques à la ville de Soleure. — On en fait sortir le ministre.

Lausannois. — ils refusent de nouveau d'écouter un ministre. — Nouvelle députation de Fribourg. — Conférence de Payerne. — Plaintes des Lausannois contre leurs Ecclésiastiques. — Sédition de la bourgeoisie, contre

un chanoine. — Accommodement entre l'évêque et la ville.

(Pages 213 à 226.)

II. Farel saisi par des sujets de Fribourg, est bientôt relâché. — Payerne promet souvent de laisser prêcher la doctrine réformée et n'en fait rien. — Berne intercède auprès du roi de France en faveur des parens de Farel. — Viret dispute à Payerne et est blessé par un prêtre. — Assemblée séditieuse des catholiques d'Orbe. — P. le Comte y travaille avec succès. — Nouveaux démêlés dans la prévôté (1534). — Arrêt de Berne et de Soleure sur ce sujet. — Bienne et le chapitre de S. Imier pacifiés.

1535.

(Pages 226 à 245.)

III. Genève. Nouvelle sédition, suscitée le 4 mai par les catholiques. — P. Wernli chanoine y est tué. — Négociation du duc de Savoie à Berne et à Fribourg. — Embarras des Genevois à cause du meurtre de Wernli. — Les Genevois prient leur évêque de revenir en ville. — Il y est reçu avec de grands honneurs. — Il en sort au bout de quinze jours, contre le gré des Genevois. — Le meurtrier de Wernli est découvert et condamné à mort. — Mécontentement réciproque entre l'évêque et les Genevois. — Déclamations violentes du moine Furbiti contre les protestans. — Troubles à cette occasion. — Deux docteurs protestans sont maltraités à ce sujet. — Les Bernois demandent justice contre lui. — Il est arrêté. — Farel enseigne à Genève, et est traversé par les Fribourgeois. — Le grand vicaire de l'évêque publie un mandement scandaleux le premier jour de l'an 1534.

THE CHURCH AND ITS RELATIONS WITH THE STATE

transporte ses tribunaux à Gex. — Les Genevois re-
à son obéissance, et en appellent au pape contre
Conférence de Berne entre le duc et Genève. — N-
hostilités du duc et de ses sujets, qui tiennent Gen-
quée — Journée de Thonon. — Etat des égli-
couvens et des réformés, au commencement de 1
Conférence de Lucerne. — Sa décision est rejetée
Bernois et les Genevois.

(Pages 544 à 554)

III. 1553. Suite de la réformation de Genève. —
plot des ecclésiastiques catholiques pour empoison-
trois ministres. — Viret est empoisonné. — Au de-
secours de Berne, le conseil cherche celui de la .
— Propositions du roi. — Hostilités des fugitifs de
— On leur fait leur procès. — Hostilités des Sav-
P. Goudet martyrisé à Peney. — Proposition de .
aux Genevois. — Les Bernois sollicitent le duc à l



DES CHAPITRES.

597

page.

**Chap. XLV. De la conduite que les ministres doivent
tenir, soit à l'égard d'eux-mêmes, soit dans leur do-
mestique.**

518

**Edit de LL. EE. de Berne qui confirme les réglemens de
ce synode.**

522-527

Appendice.

528

FIN DU TOME TROISIÈME.



